

Daniel Allézina

Un Forézien embarque pour la Louisiane
(1817)

Antoine Blanc
de Sury-le-Comtal

Cahier de Village de Forez

Au père Jean-Marie Jammes,
aujourd'hui revenu en Lozère, sa terre natale.
Il a longtemps vécu à Saint-Martinville, en Louisiane ;
il nous a permis de refaire les liens avec la Louisiane et son Eglise,
en particulier à l'occasion de la visite de reconnaissance
des 17 évêques du Texas,
à Sury-le-Comtal,
en avril 1988.

Crédit des illustrations :

Famille Pouzols : portrait de Mgr Blanc ;

Service historique de la Défense, département Marine : frégate *La Caravane* ;

Sources maristes : séminaire Saint-Irénée ;

Annales de la propagation de la foi, Lyon : portrait de Mgr Dubourg,
que nous remercions vivement.

Antoine Blanc : les premiers pas du prêtre (1816-1817)

Depuis quelques années, les missionnaires foréziens partis au Nouveau Monde sont sortis de l'ombre. Les oubliés de l'Histoire ne manquent pas. Comme bien d'autres cités, Sury-le-Comtal s'est penchée sur son passé. Elle a découvert l'épopée, hors du commun, vécue par l'un des siens : Antoine Blanc. Traverser l'Atlantique en voilier pour annoncer l'Évangile, ce devait être impensable au sortir de la Révolution. Il y avait tant à faire en Forez !

Ce départ vers le sud des États-Unis ne fut pas un cas isolé. Bien au contraire, ce fut l'origine d'un vaste mouvement dont l'ami Claude Latta a dressé le tableau général (voir le hors série de la revue "Village de Forez" paru en 1988). C'était à l'occasion du passage en France d'un groupe de 17 évêques du Texas, venant remercier pour l'œuvre accomplie par ces premiers missionnaires.

Sous l'impulsion de notre historien local, je viens seulement apporter quelques compléments sur les premiers pas du prêtre issu de chez nous. J'ai cherché à déceler les déclics qui ont pu fonctionner pour provoquer son départ en Amérique. Ce que j'écris d'Antoine Blanc, je peux aussi l'appliquer à Michel Portier qui, lui, est issu de Montbrison. Leurs sorts sont très liés.

Sury sort de la période révolutionnaire

Antoine Blanc voit le jour le 11 octobre 1792, dans une famille travailleuse de Sury. Suivant la coutume, il est baptisé le lendemain dans la belle église ogivale Saint-André¹. En ce temps-là, on baptisait individuellement, une cérémonie brève, très rituelle, en latin. C'est l'abbé Jean-Baptiste Marcou qui officie. On est en pleine Révolution. Ce prêtre est suryquois de naissance, chapelain de l'ancienne chapelle de Notre-Dame de la Mercy, aujourd'hui disparue. Ce prêtre a signé la constitution civile du clergé, il peut être considéré comme "constitutionnel" c'est-à-dire favorable aux idées de la Révolution et donc en désaccord avec l'Église établie². Il remplace l'abbé Ronat, le curé officiel. Lui n'a pas signé cette constitution que d'aucuns jugent perverse et sera évincé de sa cure. On entre dans la période des deux clergés. C'est le dernier baptême célébré dans l'église paroissiale qui ferme ses portes au culte pour quelques mois.

Le citoyen Laurent Blanc, père de l'enfant, est maître charpentier. Pendant la Révolution, il participe activement à la conduite de la commune qui prend le nom de Sury-la-Chaux. C'est un souvenir de l'activité locale : on brûlait le calcaire dans des fours à chaux, c'était le travail des chauxfourniers. Le père organisait la garde nationale. D'après les comptes rendus du conseil municipal³, il se fait surtout remarquer par son intervention contre l'illettrisme de certains membres de la municipalité. Lui, il a une belle écriture. Au moment de la vente des biens des personnes exécutées par le Comité révolutionnaire de la Loire, avec son parent, Louis Boué, il est désigné pour gérer la vente du mobilier. D'après ces mêmes comptes rendus, on voit que le conseil s'est surtout inquiété de la juste distribution des céréales et autres productions agricoles pendant les moments de disette. La sécurité demeure le problème numéro un ! Pendant trois ans, il fera partie du comité gérant la commune de Sury. Par contre, on ne sait rien de la maman d'Antoine. Elle fait partie d'une famille d'artisans boulangers. On voit dans le registre de mariages qu'elle a signé son nom à l'issue de leur célébration nuptiale. C'était le 16 novembre 1784.

¹ Archives municipales de Sury-le-Comtal

² Camelin, *Les prêtres du diocèse de Lyon pendant la Révolution*.

³ M^{lle} Rouchon, mémoire de maîtrise d'histoire, *Sury pendant la Révolution d'après les comptes rendus du conseil municipal*.

On ne sait rien de l'enfance d'Antoine sinon qu'il a baigné dans les souvenirs des événements de la Révolution et de ceux qui ont suivi. Le père et la mère d'Antoine avaient leur tradition respective. La famille de la mère était implantée à Sury. La famille du père venait des montagnes du Haut Forez. La famille Blanc était enracinée au village d'Estivareilles, dans un hameau au nom chantant de Tortorel. C'était une famille de laboureurs descendue dans la plaine pour subsister.

Les autorités en place, sous la monarchie, ont été mises à l'ombre. Le curé Ronat, originaire de Haute-Loire, rôde dans le canton pour célébrer des offices interdits. Le châtelain a perdu la vie. Trois autres têtes sont tombées : celles de notables et du cabaretier Louis Dubouchet. Pendant la Terreur, Javogues traverse Sury ; il traîne à sa suite une troupe de 200 prisonniers. Ils ont passé la nuit dans l'ancienne église désaffectée, sans rien avoir à manger. Plus tard, en mai 1795, un prêtre enchaîné, Claude Cholleton, a traversé la cité pour être jugé à Montbrison⁴, il a été surpris et dénoncé pour avoir pratiqué le culte dans la région de Valinches près de Marols. La populace s'est moquée de lui dans les cabarets... Cet abbé Cholleton reste quelques jours en prison. Durant son séjour, il compose un poème qu'on a retrouvé sous le titre : *Cantique composé par M. Cholleton dans la prison de Montbrison*, où il avait cinquante livres de fer aux pieds. Sur l'air *Ah vous dirai-je maman...*, en voici les deux premiers vers :

*La prison est un saint lieu,
À qui souffre pour son Dieu...⁵*

Nous aurons l'occasion de revoir ce nom de Cholleton.

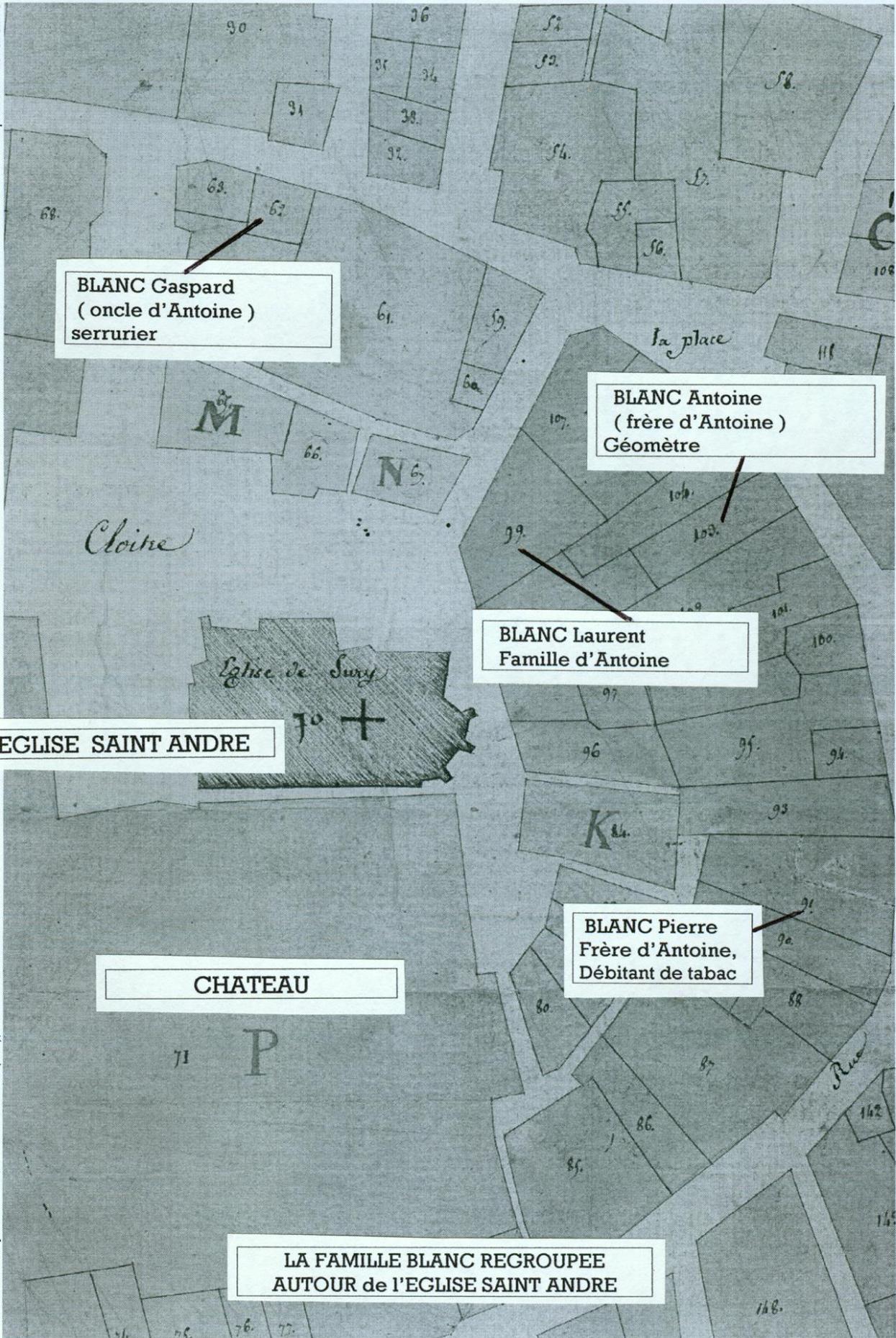
L'enfant Antoine n'a pas eu conscience de ces événements, la mémoire collective a dû les lui servir, mais on ne sait pas dans quelle direction ils l'ont influencé.



Le château et l'église de Sury-le-Comtal

⁴ Linsolas Jacques, *L'Église clandestine de Lyon pendant la Révolution*, tome II, p.159.

⁵ Archives municipales de Lyon, fonds Coste.



BLANC Gaspard
(oncle d'Antoine)
serrurier

BLANC Antoine
(frère d'Antoine)
Géomètre

BLANC Laurent
Famille d'Antoine

EGLISE SAINT ANDRE

CHATEAU

BLANC Pierre
Frère d'Antoine,
Débitant de tabac

**LA FAMILLE BLANC REGROUPEE
AUTOUR de l'EGLISE SAINT ANDRE**

Le diocèse de Lyon repris en main par le cardinal Fesch

Le grand diocèse de Lyon sort de cette période tourmentée dans un grand état d'anémie. En juillet 1802, l'abbé Fesch, oncle de Napoléon, reçoit la charge et le titre d'archevêque de Lyon et de cardinal de la Sainte Église⁶. Pendant les premières années de son pontificat, il n'assure pas une présence rigoureuse, car il a d'autres fonctions sur la capitale. Cependant, il donne une forte impulsion pour la réorganisation de son diocèse qui comprend les départements de Rhône, de la Loire et une partie de l'Ain. Les prêtres manquent terriblement. Le prélat s'occupe avant tout de la formation de ses ouailles. En 1806, il fait publier un catéchisme en questions et réponses⁷. Il fait ouvrir des maisons de formation pour les futurs prêtres. C'est le grand séminaire, puis les nombreux petits séminaires qui quadrillent le terrain. Des prêtres recruteurs sillonnent les paroisses à la recherche de sujets susceptibles de vocation. On a vu cela à Marlihes, sur le plateau du Pilat, Marcellin Champagnat a été repéré pour entrer au séminaire⁸. Point commun avec Antoine Blanc, les pères ont été tous deux membres actifs du comité révolutionnaire de leur commune. Sur l'indication du curé de Sury, la maison de la famille Blanc était toute proche de l'église⁹, Antoine a peut-être été remarqué par un recruteur et envoyé au séminaire. Ainsi naissaient les vocations ! Le cursus des études va le conduire à Verrières, près de Montbrison, puis au séminaire de l'Argentière¹⁰, enfin au grand séminaire Saint-Irénée, alors sur les pentes de la Croix-Rousse à Lyon.



L'Argentière (Aveize, Rhône) ; bâtiments et chapelle de l'ancien petit séminaire Notre-Dame de l'Argentière où Antoine étudia pendant quelques années

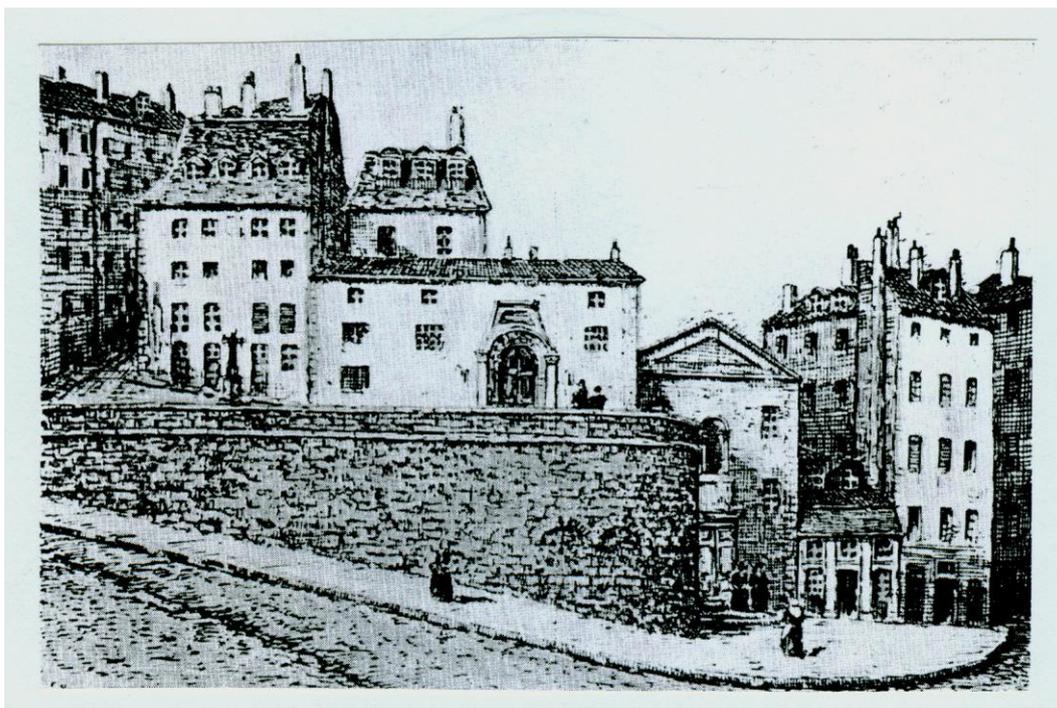
⁶ *Dictionnaire de théologie catholique*, article Fesch.

⁷ Archives Institut catholique de Lyon.

⁸ Michel Gabriel, né en 1789, tome 1.

⁹ Archives départementales de la Loire, cadastre de Sury, maison n° 99.

¹⁰ Archives de la Propagation de la Foi , Lyon, lettre N° F 02725, Antoine Blanc à Jean Cholleton du 22 février 1820.



Gravure représentant la façade du grand séminaire Saint-Irénée à Lyon
(établissement aujourd'hui disparu)

On aimerait savoir quels étaient ses condisciples à Verrières et à l'Argentière. Tout le monde pense en premier à Jean-Marie Vianney, le futur curé d'Ars. Mais ce dernier étudiait dans la maison du hameau du Soleillant, toujours à Verrières-en-Forez, c'était la classe terminale. Champagnat, futur saint, faisait partie du lot des étudiants, mais pas forcément dans la même classe. Ce qui est sûr, c'est que des liens se sont tissés, des affinités se sont croisées.

Dans l'année 1812, on peut noter, dans la vie de notre étudiant, l'accomplissement d'une formalité, celle de la conscription. Chaque année, l'Empereur faisait lever des troupes pour ses combats. Dans tous les cantons de l'Empire, il piochait des soldats parmi les jeunes gens du pays. Chaque tranche de jeunes arrivés à l'âge de 20 ans constituait une classe. Antoine était de la classe 12. Pour quelques jours, Antoine a quitté le petit séminaire de l'Argentière, il se rend à Saint-Rambert-sur-Loire, au siège du canton. Le rituel de la cérémonie est bien rôdé. La commission départementale choisit les sujets qui vont satisfaire aux obligations militaires.

Antoine est inscrit sur la liste départementale sous le numéro 2 171. Ensuite, c'est en partie le hasard qui va désigner les futurs soldats. Pour cela, on jette des numéros, inscrits sur des papiers, dans une urne comme celle pour les votations. Antoine a tiré le numéro 66. Après, on procède aux mensurations élémentaires. C'est le verdict de la toise. Certains sont rejetés pour un défaut physique : taille, vue, claudication, gibbosité (bosse) etc. Le conscrit Antoine a passé cette première étape sans difficulté. Dans l'état des recherches, on n'a pas trouvé le relevé de ses mensurations. Dommage, on aurait connu sa taille, la forme de son visage et la couleur des yeux et des cheveux. On sait seulement que le petit groupe des conscrits de Saint-Rambert, titrait d'une taille moyenne de 1,59 m¹¹. Nous restons sur notre faim !

Venait ensuite le passage devant la commission de conscription. Elle était composée de militaires et de fonctionnaires départementaux. Il ressort des comptes rendus qu'on examinait en premier les exemptés de service. Au début, venaient les étudiants ecclésiastiques et les étudiants des grandes écoles. Pour bénéficier de l'exemption militaire, les intéressés devaient présenter un

¹¹ Archives départementales de la Loire 1 R 98.

papier officiel prouvant leur appartenance à un établissement scolaire reconnu. Ensuite, c'était le tour des armuriers, assez nombreux dans notre région. Pour Antoine, sur la liste, on a donc inscrit après son nom la précision : *exempté pour études ecclésiastiques*. Pour les autres, venait le temps des tractations. Certains acceptaient de faire le service militaire, service de plusieurs années. Ceux qui ne voulaient pas accomplir leur devoir militaire devaient trouver un remplaçant. Les riches pouvaient payer. D'autres partaient à l'armée, la mort dans l'âme, suivant les campagnes militaires engagées. Antoine a pu reprendre le chemin du séminaire. Jean-Marie Vianney n'avait pas eu cette chance. L'Empire avait besoin de beaucoup de soldats. Il avait tiré un mauvais numéro¹².

Le séminaire, le berceau de mon bonheur¹³

La formule est tombée de la plume de l'ami montbrisonnais, Michel Portier, dans une lettre qu'il adressera plus tard, au professeur du grand séminaire de Lyon¹⁴. C'était un an après l'arrivée en Louisiane. Antoine Blanc aurait certainement souscrit à la formule. Pour nous le séminaire, c'est une maison sombre, des murs élevés, un règlement sévère... Pour les séminaristes d'alors, c'est la maison de formation qui forge leur idéal.

La veille de la Toussaint 1813, Antoine a quitté Sury pour entrer au grand séminaire Saint-Irénée¹⁵. Les séminaristes sont nombreux. La politique du cardinal porte des fruits. Ils vivent à l'étroit dans des bâtiments disparates au lieu-dit "Croix Paquet", sur les pentes de la Croix-Rousse dominant le Rhône. Pendant la Révolution, les locaux ont servi d'hôpital militaire.

Le cœur de la maison, c'est la chapelle, on y vit la relation profonde avec Dieu dans l'adoration et la soumission. Les maîtres de formation sont presque novices. En 1811, Napoléon a supprimé la compagnie de Saint-Sulpice, spécialisée dans la formation des futurs prêtres. La décision impériale exprimait la volonté centralisatrice du monarque : un séminaire doit dépendre du seul évêque local et non pas être régi par une société qui a de l'influence sur plusieurs diocèses. Les maîtres étant renvoyés, il faut trouver des remplaçants. Le supérieur est monsieur Philibert Gardette¹⁶. Le cardinal l'avait choisi, le prêtre avait montré quelques réticences. Il mettait une seule condition, futile à nos yeux, celle de ne pas permettre aux séminaristes de porter des lunettes. Antoine avait certainement une bonne vue.

La façon d'enseigner est ancienne, les manuels ont des rides. On fait beaucoup de doctrine (le dogme de la Foi) et beaucoup d'études de cas de conscience (la Morale), un peu d'Écriture sainte. Le manuel de base est celui de Bailly en 8 volumes. Le séminariste est formé à tenir des joutes oratoires avec des opposants donnant la contradiction. On étudie en latin. Les repas sont pris en silence. D'une chaire, un élève lit un volume de *l'Histoire de l'Église* dans le cliquetis des fourchettes.

Les exercices religieux sont nombreux et suivent le calendrier liturgique de l'époque avec ses fêtes et son quotidien. Les fêtes sont l'occasion de déployer les cérémonies et l'encens. On sortait peu des murs du séminaire ; les jours de congé, on allait en rang d'oignons à la maison de campagne située sur le plateau de la Croix-Rousse. Dans ce monde clos, cependant, les nouvelles parvenaient quand même. On vivait les soubresauts du règne impérial, on rêvait de la royauté.

¹² Pascal Chambon, *L'Aigle et la Loire*,

¹³ Archives de la Propagation de la Foi – Lyon – Lettre n° F 02724, Michel Portier à Jean Cholleton du 18 avril 1818.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Archives du grand séminaire (actuel) Saint-Irénée.

¹⁶ *Ibid.*

La vie du séminariste, c'est une ascension vers le degré suprême du sacerdoce. Le but de la vocation c'est d'être un "bon prêtre" pour sauver les "âmes" et faire triompher la Religion. La messe était quotidienne, les séminaristes avaient le droit de communier suivant leur engagement dans les ordres sacrés. Au plus bas de l'échelle, le tonsuré communiait le dimanche et seulement une fois dans la semaine. Puis on grimpeait les échelons.

Heureusement, il y a les récréations. Dans les allées du séminaire, les groupes se forment, les nouvelles circulent, les affinités deviennent des amitiés.

Un professeur qui est le *centre des affections*¹⁷ de ses élèves

C'est encore dans une lettre postérieure (1830) que je trouve ce qualificatif donné par Antoine Blanc à son professeur de séminaire, le père Jean Cholleton. La formule peut surprendre : un enseignant adoré par des séminaristes, au centre même de leurs affections. Antoine veut signifier qu'il n'est pas le seul à apprécier un de ses formateurs.

Dans beaucoup de séminaires de France, l'enseignement est assuré par les prêtres de Saint-Sulpice. Mais au cours du bouleversement de la Révolution beaucoup de professeurs ont émigré. On en retrouvera quelques-uns partis assurer l'enseignement au séminaire américain de Baltimore, sur la côte est des États-Unis, d'autres sont allés au Canada. Dans certains diocèses, l'enseignement est aussi assuré par la congrégation des Lazaristes. À Lyon, c'étaient les Sulpiciens, depuis des générations. Mais, ils ont été écartés, le cardinal a paré au plus pressé. Il a pris les formateurs disponibles : Jean Cholleton était revenu des études de Paris.

Quelques mots sur l'homme. C'est un forézien, il naît à Saint-Marcel-de-Félines, dans la Loire. Son père est qualifié de commerçant dans l'acte de baptême de l'enfant¹⁸. La campagne donnait des prêtres ! La famille avait de la religion. Il est le neveu de ce prêtre réfractaire qui a traversé la cité de Sury-la-Chaux, au temps de la Révolution, enchaîné comme prisonnier. L'oncle et le neveu n'ont pu se fréquenter que quelques années, le neveu n'avait que 19 ans à la mort de l'oncle en 1807. L'oncle fut vicaire général du cardinal Fesch pendant 2 ans seulement, mais un témoin de la foi pendant cette période troublée. Après avoir moisi quelques jours dans la geôle de Montbrison, le prêtre prend le chemin de l'exil pour Bologne, en Italie. La tante maternelle est devenue mère abbesse du couvent de Pradines, dans le Roannais.

En 1809, au cours de ses études de séminariste, il est envoyé à Saint-Sulpice à Paris, séminaire qui prépare les formateurs des séminaristes. Il n'a pas le temps de faire partie de la compagnie de Saint-Sulpice, car, en 1811, la congrégation est dissoute. Le jeune étudiant est tout prêt pour enseigner, il revient à Lyon appelé par le cardinal qui l'a remarqué. C'est un sujet de choix, il a étudié les langues orientales. Rapidement, il reçoit l'ordination sacerdotale. Il enseigne la morale qui consiste surtout en une doctrine et dans l'étude de cas de conscience. Tout aussi rapidement, il devient "le directeur le plus apprécié et le plus chargé de travail de tout le séminaire¹⁹". Cependant, ce bref passage au séminaire de Saint-Sulpice à Paris permet à Jean Cholleton de tisser des liens avec des prêtres sulpiciens qui vont œuvrer en France et à l'étranger.

Dans la structure du séminaire, il y a un élément essentiel : le *directeur spirituel*. En début d'année scolaire, le supérieur accueille les nouveaux candidats, il attribue à chacun un directeur de conscience qui est choisi parmi les professeurs de la maison, ce n'est jamais le supérieur. Il ne faut pas mélanger le for interne et le for externe. Dès le petit séminaire, cette structure existe. Le directeur conduit une direction spirituelle de ses disciples. Ce prêtre aîné aide le candidat au

¹⁷ Archives de la Propagation de la Foi : n° F 02760, lettre d'Antoine Blanc à Jean Cholleton du 26 janvier 1830.

¹⁸ Archives départementales de la Loire.

¹⁹ Coste, *Origines Maristes - Répertoire biographique des Maristes*, p. 230.

sacerdoce à discerner les motivations de sa vocation. C'est avec ce prêtre qu'il vit le sacrement du pardon, nommé autrefois la confession. Parmi les critères de vocation, la piété venait certainement en premier, sans négliger la formation intellectuelle et la docilité. Antoine Blanc avait en Jean Cholleton un directeur de conscience de qualité, Michel Portier était reçu par le même prêtre. Le fondateur des Pères Maristes, Jean-Claude Collin, lui avait aussi été confié, ainsi que Marcellin Champagnat, le fondateur des Frères Maristes (il sera déclaré saint !). De leurs postes de mission en Louisiane, Antoine et Michel entretiendront avec lui une correspondance soutenue. Ne manquons pas de noter que le professeur et l'élève sont très proches par l'âge, trois années seulement les séparent. Au début de l'année 1814, le 6 janvier, fête de l'Épiphanie, le cardinal Fesch confère la tonsure, dans sa chapelle au palais épiscopal. Pour Antoine c'est le premier pas dans les ordres ecclésiastiques.

Pendant ses deux années de formation à Saint-Sulpice (1809-1810) Jean Cholleton s'est formé dans la spiritualité de l'école française. C'est toute une lignée de penseurs spirituels qui depuis le XVI^e siècle ont développé une tradition de pensée caractérisée par une haute idée du *sacrifice*, il faut s'immoler. On insiste sur la primauté de Dieu, en face on présente l'être humain comme fragile et pécheur. Il a besoin d'être sauvé par la religion, par les sacrements. Le prêtre est conscient de connaître la volonté de Dieu qui passe par le sacrifice de Jésus sur la croix. De là découle ce fait qu'il faut chaque jour se préparer à la mort pour échapper au jugement de Dieu. Le conseiller spirituel est donc un entraîneur à la suite de Jésus, le seul modèle à imiter.

La montée vers la prêtrise

Chaque année d'étude était ponctuée par la réception d'une ordination jusqu'à la conclusion de la prêtrise. Les événements politiques vont contrarier le calendrier habituel. Ces ordinations avaient lieu aux samedis des Quatre-Temps. Malgré la rigueur de cette vie en cercle fermé, on prenait le temps de faire des farces. Le chroniqueur du séminaire rapporte la malice d'un ancien qui, à la rentrée, a bizuté un "bleu" peu dégourdi. Le professeur Cholleton sauvera le naïf ; l'ancien, Donnet, deviendra cardinal archevêque de Bordeaux²⁰. On avait besoin d'une soupape de sécurité.

Au début de 1814, les événements prennent une nouvelle tournure. Les alliés font la pression sur Napoléon. Les Autrichiens viennent de Genève, ils bivouaquent sur la place Bellecour à Lyon. Le Cardinal engage son clergé à se battre pour l'Empereur. Puis il comprend que le vent tourne, il quitte Lyon pour se réfugier à Rome. Il demande asile au pape Pie VII qui vient tout juste de sortir de la détention impériale de Fontainebleau. Sans rancune, le souverain pontife lui facilite l'accueil dans la Ville éternelle.

En mai-juin, Antoine se prépare à l'ordination capitale du sous-diaconat. L'aspirant a coutume, à ce moment-là, de formuler ses résolutions pour sa future vie sacerdotale. Dans ses entretiens avec Jean Cholleton, le séminariste met en forme son projet de vie. Ce sont des règles de vie sur la prière, la préparation à la mort et l'attitude à l'égard du monde. Michel Portier au cours de ses années missionnaires est revenu plusieurs fois dans ses lettres sur ses promesses de sous-diacre, c'était au moment des pires difficultés de son parcours d'évêque. Il écrira qu'il a promis de "porter la Croix et de mourir près d'elle"²¹.

Malheureusement pour Antoine Blanc, nous n'avons pas de traces d'une promesse semblable qui l'aurait aidé à tenir dans les épreuves de la vie, rien dans ses courriers. C'est surtout dans sa prière et dans son esprit religieux qu'il a trouvé l'élément moteur de son énergie.

²⁰ Annales du grand séminaire Saint-Irénée.

²¹ Lettre de Mgr Michel Portier à la Propagation de la Foi... n°° F 02176.

Le temps de l'ordination arrive. Il n'y a plus d'évêque ! Le cardinal a donné plein pouvoir à ses vicaires généraux. L'évêque de Grenoble, monseigneur Simon est disponible pour le 2 juillet, il se rend à Lyon. Antoine franchit le pas qui l'engage dans la marche vers la prêtrise. L'évêque lui confie le soin d'entrer dans le courant de prière de toute l'Église. Il aura mission de prier le *bréviaire* (c'est la prière des Psaumes égrenés dans la semaine). Cette prière est calquée sur l'office chanté par les moines dans leurs couvents. C'est la prière en latin. Cela prend bien une heure par jour. On a gardé le cliché du curé de campagne lisant son bréviaire arpentant les allées du jardin de la cure. Le recueil est en quatre volumes aux tranches dorées, un volume par saison. Antoine revient à Sury avec la *pars estiva*, le volume de l'été.

Deuxième année du grand séminaire

Après l'étape estivale, ce sont les retrouvailles à la Toussaint 1814. Chacun raconte ses activités apostoliques. Marcellin Champagnat parle de ses catéchismes aux enfants du Rozet à Marllhes...²². La deuxième année d'études commence, tout s'affermir. Les conversations reviennent sur les événements politiques qui ont perturbé le déroulement de la première année de théologie. Pour un temps, Napoléon a quitté la scène politique. Au réfectoire, on lit la vie de l'apôtre du Vivarais, saint François Régis, pour redonner de l'élan aux futurs prêtres. On est en pleine Restauration, on pense que l'Église de France aurait besoin d'un bon ressourcement. L'idée des missions à l'intérieur des diocèses de France est dans l'air. Des projets de sociétés missionnaires germent dans les diocèses. Les congrégations interdites sont rétablies (le 7 août 1814 pour les Jésuites, de la part de Rome). Les congrégations et la Compagnie de Saint-Sulpice reviennent au grand jour.

En mars 1815, c'est le retour d'exil de Napoléon pour les Cent-Jours. Le 20, il entre dans Paris. Le nouveau régime impérial est fragilisé. De Rome, l'oncle cardinal, juge sa présence utile en France et particulièrement à Lyon. Il arrive le 26 mai dans son palais épiscopal, il ne se montre guère. Il est inquiet au sujet du grand séminaire : les séminaristes ne veulent plus chanter la prière d'intercession en faveur de l'Empereur. Dans la maison, il règne un climat d'opposition farouche. Le dimanche 28, l'archevêque tente une visite aux séminaristes, il n'y a pas de rencontre possible. Le cardinal se retire ; sur son fiacre, une main hardie trace à la craie : *Vive le roi !* L'équipage traversera la ville avec cette profession de foi. Louis Querbes est l'auteur de cet affront. Plus tard, il fondera une congrégation toujours bien vivante : les Clercs de Saint-Viateur. Le pontife rejoint Paris sans illusion, puis c'est l'exil définitif à Rome avec toute la famille impériale.

Dans cette atmosphère troublée, les ordinations de fin d'année scolaire se préparent. Antoine devient diacre. La cérémonie a lieu dans la chapelle du séminaire, le 23 juin 1815. Peu de familles sont présentes. Toujours disponible, l'évêque de Grenoble préside l'ordination, Jean-Marie Vianney fait partie du groupe. Quelques mois plus tard, en septembre 1815, celui-ci fera le trajet jusqu'à Grenoble pour recevoir la prêtrise des mains de ce même évêque²³. L'évêque de Grenoble ne s'est pas déplacé pour un seul ordinand, pourtant un futur saint !

Le diacre a une fonction qui se réduit à la liturgie de la messe et des sacrements. Il assiste le prêtre au cours de la liturgie, il proclame l'Évangile, verse la goutte d'eau dans le calice, puis il annonce l'envoi qui conclut la célébration. Il a aussi la possibilité de donner le sermon après l'écoute de l'Évangile. Le diacre baptise et peut recevoir les consentements des mariés. En ce temps-là, on laissait de côté l'aspect "service" exercé aux temps apostoliques envers les pauvres et les veuves de la communauté. Seul le rôle liturgique a subsisté. Antoine rejoint Sury pour le temps des vacances.

²² Gabriel Michel, *Né en 1789, histoire de Marcellin Champagnat*.

²³ Archives du diocèse de Lyon : registre des ordinations.

L'année décisive

Pour la troisième rentrée (Toussaint 1815), les choses sérieuses s'engagent. C'est la dernière préparation au ministère. Les candidats sont plus affermis dans leur vocation. Pour les études, c'est l'année diaconale. Les professeurs préparent les futurs prêtres au rigoureux ministère de la confession. Elle était bien pratiquée à cette époque. C'est dans le secret du confessionnal que l'Église dictait, par exemple, la conduite à suivre en matière de morale conjugale. Pour longtemps encore ce sera une conduite nataliste avant tout. On se confessait suivant la règle des *Dix commandements* ; sur le sixième, on était strict. La communion n'était pas fréquente, même pour les séminaristes, la confession précédait toujours la communion. Jean-Marie Vianney va pratiquer ce sacrement avec beaucoup de fécondité, on aimerait savoir ce qu'il disait sur le thème conjugal.

C'est aussi l'année de l'apprentissage pour la célébration de la sainte messe, sous la conduite du père Simon Cattet, nouveau cérémoniaire. Le rituel est strict, il faut l'appliquer sans fantaisie. Tous les gestes sont codifiés et doivent être appliqués avec minutie. On célébrait la messe, dos au peuple. On avait un sens très poussé du sacré. Le prêtre est comme sur un piédestal, il touche le corps du Christ, c'est pourquoi, par respect, dans la suite de la messe, il tient ses doigts pincés.

Antoine retrouve ses amis, ensemble ils s'apprêtent à vivre une année intense, mais le Suryquois ne sait pas ce qui l'attend. La situation politique n'est pas encore stabilisée : Louis XVIII est revenu à Paris en juillet. Devant la deuxième abdication de Napoléon des actes de vengeance sont exercés à l'égard des fidèles à l'Empire. Les royalistes rétablissent le drapeau blanc. On détruit ce qui rappelle l'époque de *l'Usurpateur*. On fait disparaître les sceaux marqués de l'aigle. Certains ont caractérisé cette époque de "Terreur blanche", mais elle n'a pas de comparaison avec la terreur révolutionnaire. En octobre 1815, le duc d'Angoulême, frère du roi, vient à Lyon. Louis XVIII l'envoie rassembler les forces royalistes²⁴. Les municipalités de la Loire lui envoient des délégations. Le vent tourne une nouvelle fois.

C'est dans cette atmosphère de turbulence que s'effectue cette troisième rentrée d'Antoine au grand séminaire, la veille de la Toussaint. Le diocèse s'installe dans le provisoire. L'absence du cardinal se fait longue. Les vicaires généraux gèrent le quotidien. La curie de Rome ne se satisfait pas de cet état. Le cardinal ne veut pas démissionner, il s'accroche au peu de pouvoirs qu'il exerce. Cela oblige à de nombreux courriers transalpins. Dans les maisons religieuses on discute des négociations qui s'engagent pour rénover le Concordat de 1801. Au moment des ordinations, il faut trouver un évêque disponible.

Dans le journal du séminaire tenu par l'abbé Denavit on relève peu de faits notoires. Le premier est l'ordination de 6 prêtres le dimanche des Rameaux 7 avril 1816. L'évêque qui a pris le relais, c'est monseigneur Louis-Guillaume Dubourg, fraîchement nommé évêque de La Nouvelle-Orléans, en Amérique du Nord. C'est la première fois qu'il apparaît dans le diocèse de Lyon. Il vient de recevoir l'ordination épiscopale à Rome. "Il consacre à Lyon les prémices de son ministère épiscopal²⁵." Antoine ne fait pas partie de cette ordination.

Quelques mots sur le prélat. C'est un homme âgé de 50 ans. Il est né sur l'île de Saint-Domingue. Son enfance se déroule à Bordeaux, ses parents en étaient originaires, puis ils sont partis comme colons. Il fait des études à Paris pour devenir prêtre. Il se destine à la formation des futurs prêtres, il entre à Saint-Sulpice. Il étudie au séminaire d'Issy-les-Moulineaux. Pendant la Révolution, il échappe aux persécutions. Il émigre et se retrouve à Baltimore, en Amérique du Nord où il prend des responsabilités missionnaires. En 1812, il est nommé vicaire apostolique de

²⁴ Voir le journal quotidien *Le Moniteur Universel*, année 1815 et suivantes : Archives départementales du Rhône.

²⁵ *Journal du grand séminaire Saint-Irénée*.

La Nouvelle-Orléans, puis évêque de ces territoires de Louisiane et de Floride. Il succède au premier évêque de La Nouvelle-Orléans, Mgr Luis Penalves y Cardena, hispanique originaire de La Havane. La vacance du siège a été longue. Le premier souci de l'ancien professeur de séminaire est d'avoir un clergé. Dans les couloirs du Vatican, il rencontre le cardinal Fesch. Monseigneur Dubourg a des connaissances à Lyon, il a certainement carte blanche pour venir pêcher des vocations au grand séminaire Saint-Irénée. Il fait ainsi plusieurs passages dans la maison et peut-être un séjour prolongé. Le supérieur lui donne ainsi l'occasion de s'adresser aux séminaristes. On ne sait quel discours il leur tient. Il dit surtout qu'il y a des âmes à sauver ! Le jeune professeur, Jean Cholleton, est désigné pour faciliter le séjour du nouveau prélat.



Mgr Louis Dubourg

Le nouvel évêque de la Louisiane

Il déclenchera la vocation missionnaire d'Antoine Blanc

Une deuxième intervention du prélat est relevée à l'occasion de la bénédiction d'une statue de saint Irénée, le dimanche 7 juillet, jour de la fête du deuxième évêque de Lyon. On a fait ériger au séminaire une statue de ce missionnaire venu d'Orient. La statue veille sur la grande allée destinée à la récréation. Monseigneur Dubourg préside la cérémonie. Le supérieur, monsieur Gardette, prononce un discours qui peut nous surprendre au premier abord : "C'est un discours sur la Restauration du règne des Bourbons. Il ne dit rien du pontife célébrant, ni de l'œuvre apostolique qui se préparait pour le Nouveau Monde" (Denavit). Cependant, nous n'oublions pas que le retour de Louis XVIII est encore tout frais et peut être un sujet de satisfaction pour le supérieur de la maison. Il revient à l'évêque de faire des envolées sur l'aspect missionnaire de la vie de l'évêque Irénée qui a porté l'Évangile à Lugdunum en quittant l'Asie Mineure. À deux pas du séminaire, enseveli sous les décombres et les constructions, l'amphithéâtre des Trois Gaules

repose depuis des siècles. On pense que c'est là que les premiers martyrs lyonnais (Pothin, Blandine...) ont témoigné de leur foi en l'an 177. C'était au temps de l'évêque Irénée. La découverte des vestiges de l'amphithéâtre remonte à l'année 1958. Dans la période du séminaire, on ignorait tout cela.

La troisième mention d'une intervention de l'évêque des Amériques, c'est donc l'ordination sacerdotale du lundi 22 juillet. Antoine Blanc fait partie des 52 ordinands. La chapelle du grand séminaire n'est pas très vaste, d'ailleurs les familles ne doivent pas beaucoup se déplacer pour la circonstance. Une remarque du sérieux chroniqueur signale que les premières messes "donnaient lieu à bien des abus", on aimerait bien savoir lesquels ! La cérémonie a dû être sobre, le côté festif se retrouvait dans la première messe au pays. Cinquante-deux prêtres ! En face, le pauvre évêque de Louisiane se trouvait bien démuni. Concrètement, il ne connaît pas son diocèse. Sur la carte, il mesure l'étendue du territoire dont il vient d'avoir la charge. Cela va des contrées du Texas jusqu'à la Floride, laissant aux autres diocèses une grande superficie au bord de l'Atlantique. Il compte ses prêtres sur les doigts de la main. Tout était à faire, une terre de mission !

Pour quelques sujets du séminaire, le déclic a fonctionné. On ne sait comment Antoine a déclaré son intention, Après un entretien avec monsieur Cholleton, le directeur de conscience, la décision est prise : il partira pour l'Amérique !

Première messe au pays

Le peu que nous savons sur la première messe d'Antoine, nous l'apprenons du curé Coquard. En signant sur le registre des actes religieux, il ajoute son titre de desservant, il n'est pas titulaire. Le prêtre Antoine Coquard est né à Villechenève, près de Panissières. Au début de l'époque révolutionnaire, il a été vicaire à Sainte-Agathe-en-Donzy. Le vicaire général Courbon écrit dans ses registres : "Antoine Coquard, ex-vicaire, natif de Villechenève, exerçant à Montbrison, adjoint de la mission de ce lieu, bon sujet sous tous les rapports, un peu de difficulté pour parler". Il a bien traversé la tourmente révolutionnaire.

Voici ce qu'écrit le curé dans le registre de l'église Saint-André. *L'an mil huit cent seize et le vingt-huit juillet, monsieur Blanc Antoine âgé de 23 ans et 9 mois a célébré sa première messe dans l'église de Sury sa paroisse en présence de monsieur Jean Bouë vicaire à Amplepuis (aussi natif de Sury), et de Coquard, curé ; Rombau, vicaire*²⁶. Nous avons la première signature d'Antoine. Cette notation est griffonnée sur une petite bande de papier glissée sous un fil de la reliure du registre. Le curé ne l'a pas écrite dans le fil journalier des actes religieux. À retardement, il a dû penser que c'était mieux de laisser une trace de cette première messe. C'est donc le premier dimanche après l'ordination qu'Antoine célèbre dans son pays. Il a eu six jours pour revenir chez lui et échanger avec les siens. Son jeune frère, Jean-Baptiste, est certainement présent, bien qu'il n'ait pas signé sur le registre. Il est déjà engagé dans la voie de la prêtrise, comme son frère aîné, il étudie au séminaire de l'Argentière. Les journaux de l'époque nous disent que la météo était humide et pluvieuse. Dans les paroisses, on avait fait des prières pour demander le beau temps²⁷.

La première messe n'a pas manqué de solennité. Le cousin Jean Bouë accompagne à l'autel, il y a tant de rubriques à observer ! Face à l'Orient, le jeune prêtre célèbre ; l'autel de l'église Saint-André est au fond du chœur. À la consécration, il élève la blanche hostie, il voit au plafond du chœur la remarquable clef de voûte sculptée : le Père Éternel, bénissant les humains de sa main droite, portant le globe terrestre sur l'autre main. Antoine peut penser qu'il va traverser l'Atlantique pour porter l'Évangile.

²⁶ Archives diocésaines de Saint-Étienne, registre de Sury-le-Comtal, 1816.

²⁷ *Le Moniteur Universel*, année 1816.

La bénédiction finale conclut la célébration, puis ce sont les bénédictions individuelles. D'abord la famille, les prêtres, tous les amis et voisins. Le châtelain s'avance à son tour. Sur toutes les lèvres, la question fuse : À quel poste Antoine est-il nommé ? La nouvelle se murmure : "Il va partir en mission aux Amériques !" Nous ne savons pas grand-chose de plus.

Antoine baptise son neveu

Le nouveau prêtre accomplit ses premiers actes sacramentels. Sur le même registre de paroisse en 1816, nous trouvons la trace du premier baptême célébré. Le curé Coquard a dressé l'acte du registre au nom du jeune prêtre : "Le 31 juillet, j'ai baptisé Augustin Simon Blanc sous l'autorité du curé de Sury, le fils de Jean-Baptiste et de Jeanne Victoire Langloy, le parrain était Simon Plagneux, la marraine Anne Langloy épouse Plagneux, signé : Blanc, prêtre²⁸". Cet enfant est le fils du géomètre qui s'est marié en 1812. Le prêtre exerce tout de suite son pouvoir unique de "sauver" des âmes.

Un duc croise la route d'Antoine

Pendant que les fêtes religieuses se déroulent autour du jeune prêtre, la vie continue. De Paris, Louis XVIII a envoyé son neveu, le duc d'Angoulême, rassembler les troupes royalistes et les encourager. La région lyonnaise a été choisie pour une première visite, il faut dire que l'attachement aux Bourbons y est profond. Le duc traverse la Loire, de Roanne par Montbrison il se rend à Lyon. Monsieur de Nonneville, préfet de la Loire, résidant à Montbrison, l'accompagne jusqu'à Saint-Étienne. Le cortège, à cheval, traverse Sury. La garde nationale encadre le défilé. Les autorités civiles et religieuses sont au passage. Il est 8 heures du matin à Sury. En suivant les comptes rendus des conseils municipaux des communes traversées²⁹, on mesure tous les efforts déployés pour cet accueil de l'envoyé du roi. On décore les cités avec des arcs de triomphe à l'éloge des Bourbons : "À ses princes légitimes". Dans Saint-Étienne, on en profite pour débaptiser les noms de certaines rues, vestiges de la période révolutionnaire ou impériale. La garde nationale du département présente au prince un recueil de ses chants, en voici quelques titres évocateurs : *Les Lys, La véritable Marseillaise, Le retour des Bourbons, Vive le Roi quand même, Le Bon Roi, À l'ombre de Bayard, Tu fais notre bonheur, aimable d'Angoulême*. Des cadeaux sont offerts au prince. Des quémandeurs sollicitent des secours. Après son passage, le duc fait des gestes de bienfaisance à l'égard des indigents

Aimable, c'est peut-être bien le qualificatif qui convient à ce prince, d'autres disent plutôt insignifiant. Il a connu l'exil. Il revient en France en 1814. Il lève des soldats en 1815 et lutte dans le Midi contre les forces impériales ; abandonné par les siens il capitule à La Pallud. Napoléon ne le garde pas comme monnaie d'échange, le prince peut fuir en Espagne. De retour en 1816, il se donne à la cause du roi et le voilà sur les routes du ralliement.

Le curé de Sury a cru bon de noter sur le registre des actes religieux le souvenir de ce passage matinal de l'envoyé du roi. Il met en évidence le retour en vogue du couple du Trône et de l'Église, pour Sury c'est le lien entre le château et le clocher. Le clerc Antoine, après ses 3 années de formation au séminaire, est entré dans une nouvelle classe sociale. Sans ambiguïté, il pose sa signature au bas du compte rendu du pasteur de Sury. Qu'en a pensé son démocrate de père ? Voici le bref du curé : *Le 3 Août 1816 ; à huit heures du matin, son altesse royale le duc d'Angoulême a honoré de sa présence les habitants de Sury par la route de Montbrison à Saint-*

²⁸ *Le Moniteur Universel*, année 1816.

²⁹ Archives du conseil municipal de Sury, année 1816 et *Le Moniteur Universel*, année 1816.

Étienne". Suivent les signatures du curé Coquard, du vicaire Rombau, du prêtre Bouë, le cousin d'Antoine, puis de celle du jeune prêtre³⁰. On ne sait s'il a été présenté au prince.

Le compte à rebours commence

La décision de se mettre au service de l'évêque de Louisiane est prise. Antoine, le jeune prêtre, s'entretient avec monseigneur Dubourg sur les modalités du départ. La première étape à franchir c'est celle de quitter le clergé du diocèse de Lyon. Le prêtre diocésain n'est pas un missionnaire comme ceux qui font partie d'une congrégation. Seul l'évêque peut céder le prêtre à un autre évêque de l'Église. Entre diocèses il y a toujours eu des mouvements. Une formalité sanctionne ces déplacements, c'est la décision de l'*Exeat*: "Il peut partir!" c'est aussi l'*excorporation*³¹. Dans les registres de Lyon, on emploie les deux formules. L'*Exeat* semble concerner les prêtres qui restent dans les diocèses de France ; pour les départs en pays de mission, c'est la formule d'*excorporation* qui l'emporte. En l'absence du cardinal Fesch, les responsables semblent avoir forgé ce mot pour l'occasion.

Au mois de septembre 1816, dans le registre de l'archevêché de Lyon, nous relevons le décret d'*excorporation* concernant trois sujets destinés à La Louisiane : le premier nommé est Augustin Gabriel, né à Saint-Chamond ; il n'est que sous-diacre. La décision d'élargissement est datée du 13 septembre. Pour Antoine Blanc (prêtre) le décret porte la date du 22 septembre. Le troisième est Philippe Janvier, un autre sous-diacre né à Saint-Genest-Lerpt ; il est autorisé à partir le 28 de ce même mois de septembre. Le premier sujet ne semble pas avoir rejoint le Nouveau Monde. Les deux autres s'y rendront plus tard. Philippe Janvier ne restera que quelques années. Il reviendra dans le diocèse de Lyon et sera curé à Saint-Julien-en-Jarez, dans la Loire. Il est connu pour une amitié fidèle avec Marcellin Champagnat, alors fondateur de congrégation à l'Hermitage au-dessus de Saint-Chamond. Ils étaient tous de la même promotion sortie du séminaire. La permission de partir est donnée. On aimerait trouver la trace de l'échange qu'elle a suscitée auprès du cardinal Fesch. L'exécution pratique ne suit pas immédiatement. Monseigneur Dubourg a rencontré des obstacles matériels que nous devinons : financement, acheminement en Amérique, effectif réduit des ouvriers apostoliques indispensables... Tout se met en veilleuse pour un temps.

L'attente d'un poste

Pendant ces quelques mois, nous perdons la trace d'Antoine. Il faudrait consulter les registres de plusieurs paroisses pour voir les services qu'il a pu accomplir. Par recoupement, nous avons retrouvé sa présence dans la paroisse d'Ambierle dans la côte roannaise. En tant que vicaire, il signe un acte de baptême le 9 novembre de cette même année 1816³². Nous n'avons pas sa feuille de pouvoirs délivrée par les vicaires généraux. Parmi d'autres jeunes prêtres, Marcellin Champagnat avait connu ce léger décalage entre l'ordination sacerdotale (22 juillet) et la remise des pouvoirs (12 août), lui partait comme vicaire à La Valla-en-Gier³³.

Sur la route d'Ambierle

Ce n'est pas le lieu de décrire ici les conditions du voyage de l'époque, nous savons que c'était long ! Peut-être plus d'un jour pour aller de Sury jusqu'à Ambierle. C'est en traversant

³⁰ Archives diocésaines de Saint-Étienne, registre de Sury-le-Comtal, année 1816.

³¹ Archives diocésaines de Lyon, registre des nominations.

³² Archives diocésaines de Lyon, voir registre de la paroisse d'Ambierle, année 1816.

³³ Vitrine de L'Hermitage de Saint-Chamond, chambre du père Champagnat.

Renaison qu'il a pu avoir une pensée pour son ancien condisciple Jean-Marie Vianney. En 1810, le séminariste Vianney a été réquisitionné pour la conscription : les armées impériales ont besoin de troupes. Le tirage au sort l'a désigné. Avec sa troupe, il rejoint Roanne. Il passe la nuit dans un lit de la salle commune de l'hôpital, il était malade. Au départ, le lendemain matin, passant devant l'église Saint-Étienne, il y entre attiré pour prier. Quand il en sort, la troupe est déjà loin. Le voilà déserteur malgré lui³⁴. Il doit se cacher ; il se retire dans cette région boisée au-dessus de Renaison. Aux Noës, il se cache dans la famille de Paul Payot habitant le hameau des Robins. Quelques gardes ont retrouvé sa trace. Ils fouillent le foin de la grange à grands coups de baïonnette. Caché dans ce foin, Jean-Marie reçoit un coup qui le blesse au bras, en surface. Le blessé n'a pas gémi, le soldat n'a rien senti et repart à la recherche. Jean-Marie est à l'abri pendant un an. On lui donna le prénom de Jérôme. Les gens du hameau avaient remarqué le sérieux qui entourait cet homme. Ses parents, mis au courant, lui ont fait passer un message de reproche, ils devaient payer sa désertion involontaire. Son frère devra partir à la guerre, il n'en reviendra pas³⁵. Antoine connaissait ce fait et cela devait aiguïser son zèle à être un "bon prêtre" dans cette région. À Ambierle le curé Charles attendait l'arrivée de son jeune vicaire ; le frère du curé avait été condisciple d'Antoine au séminaire de l'Argentière³⁶.



**Ambierle (intérieur de l'église ogivale)
Pendant 6 mois, Antoine fut vicaire de la paroisse**

Le vicaire d'Ambierle

La cité est blottie autour du prieuré bénédictin (dépendant de Cluny à l'origine). La plus grande partie de la population habite sur les coteaux qui produisent déjà un bon vin. L'abbaye et la paroisse cohabitent sur le même territoire. Leurs activités sont différentes : l'abbaye, c'est la prière

³⁴ Témoignage des religieuses augustines hospitalières de Roanne.

³⁵ Voir Pascal Chambon, *L'Aigle et la Loire*, p. 295-296.

³⁶ Archives de la Propagation de la Foi, Lyon, lettre n° F 02725, Antoine Blanc à Jean Cholleton du 22 février 1820.

de l'Église, la paroisse c'est le souci des paroissiens, le salut de leurs âmes. Le couvent est riche, la paroisse vivote. L'église prieurale est magnifiquement décorée, elle nous est parvenue intacte, dans sa pureté originelle. Le poète roannais, Louis Mercier, a célébré l'église aux pierres jaunes avec les accents qui conviennent³⁷ :

*Seule, dans la fierté de son jeune appareil,
La grande église veille au-dessus des chaumières,
Et guette l'Orient d'où viendra le soleil.*

L'église paroissiale Saint-Nizier a connu des fortunes diverses. Dans le courant du XVII^e siècle elle a été reconstruite, elle y a gagné un clocher, la Révolution lui fait perdre ses cloches. Le couvent y perd ses moines, l'office n'est plus chanté. Il ne reste que 5 moines en 1789. Le père abbé, de la famille de La Rochefoucauld, devient impopulaire en 1793, il est déporté à Cayenne. La paroisse assure à elle seule la présence de l'Église. Ils sont deux prêtres pour une petite population. C'est là qu'Antoine va vivre sa formation sur le terrain. Le curé Charles est arrivé en 1813. Il aménage l'église des moines pour les besoins de la paroisse. Il est connu pour avoir fait supprimer les dossiers des nobles stalles monastiques. De plus, il a fait murer la belle porte armoriée par laquelle les moines quittaient le cloître pour entrer dans l'église. Antoine assure le service paroissial qui était très cultuel. Après la messe matinale, ce sont les offices. Le premier enfant qu'il baptise c'est la jeune Savet, née du même jour, 9 novembre 1816, elle porte le beau prénom de Romaine, tout un présage pour Antoine, futur évêque de l'Église romaine. Il signe l'acte avec son titre de "prêtre vicaire". Seul le parrain, Laurent Potier a signé avec lui³⁸. Le vicaire fait le catéchisme aux enfants. On aimerait connaître sa méthode. Le cardinal Fesch a fait éditer un catéchisme en questions et réponses, était-il arrivé jusqu'à Ambierle ? Antoine avait-il une attention pour le retable de la Passion placé dans le chœur, l'a-t-il utilisé pour édifier les enfants ?

Le jeune prêtre va créer des liens pendant son service de vicaire. Le frère d'Antoine est séminariste à Notre-Dame de l'Argentière où il côtoie Jean Odin, séminariste natif d'Ambierle, du hameau d'Hauteville ; la famille habitait dans une demeure cossue. Aux brèves vacances scolaires ils ont pu se rencontrer, des courriers ont pu circuler. La suite de l'histoire nous dira que le jeune Jean sentira à son tour l'appel missionnaire pour le Nouveau Monde et bien plus tard (en 1860), il succédera à Antoine comme archevêque de La Nouvelle-Orléans. On peut simplement soupçonner les influences qui ont pu s'exercer pendant ces quelques mois de présence à Ambierle.

Les préparatifs avancent

Au cours de l'apprentissage au ministère de vicaire, Antoine se prépare à son départ en mission. Le curé Charles ne devait pas être satisfait d'avoir une aide si brève. La nouvelle du départ en Amérique se répandait. Le futur missionnaire a-t-il pu lire quelque récit de missionnaires ? Le père Jean Cholleton a-t-il pu lui transmettre des témoignages de prêtres de Saint-Sulpice partis en mission, avant et après la Révolution. Un opuscule des "Lettres édifiantes" (année 1810) décrit quelque peu la condition des Noirs en Amérique, mais ce livre est-il arrivé jusqu'à Ambierle ?

Antoine a rempli sa malle de ce qui lui paraissait nécessaire : des livres de piété, son linge, un sceau pour cacheter son courrier qui passera les mers. La majuscule **B** en italique cachettera ses courriers. Les missives qui nous sont parvenues nous conservent ce sceau dans la cire rouge. Quelques fois, ce sera dans la cire noire. Il prend certainement le temps de se plonger dans la langue anglaise : grammaire, dictionnaire et peut-être entretiens. Qui était son maître ?

³⁷ Louis Mercier, *Les pierres sacrées*, 1920, p. 108.

³⁸ Archives du diocèse de Lyon, registre de la paroisse d'Ambierle, année 1816.

De son côté, Mgr Dubourg a frappé aux portes des séminaires pour trouver des ouvriers apostoliques. Pour le premier départ, ils seront neuf. Cette fois le registre des vicaires généraux de Lyon nous laissera un compte rendu global. Nous sommes au mois de mai 1817.

Nous vicaires généraux du diocèse de Lyon, attendu que les pieuses intentions de Mgr le Cardinal archevêque, à nous dûment manifestées, sont qu'on accorde quelques sujets de ce diocèse, pour celui de La Nouvelle-Orléans, aux fins de féconder les vues si éminemment édifiantes de son illustre prélat, avons concédé et par les présentes concédons à MM. Richard, Velay et Blanc prêtres, Janvier, diacre, Portier, sous-diacre, Gabriel et Barthélemi Goutte la faculté d'être attachés au dit diocèse de La Nouvelle-Orléans, les excorporant à cet effet de Lyon, et transmettant à Mgr l'Evêque de la Louisiane tous droits sur les sujets ci-dessus nommés, à la réserve expresse toutefois que s'ils n'étaient pas agréés ou s'ils cessaient d'être incorporés au dit diocèse de la Louisiane ou Nouvelle-Orléans, ils seraient tenus de rentrer dans celui de Lyon. Fait à Lyon le 10 mai 1817³⁹.

Notons qu'aucune signature ne suit le texte. Les mots semblent bien pesés. Toutes les situations sont prévues. On remarque surtout l'expression de la volonté résolue du cardinal exilé. Il veut bien donner quelques sujets pour la mission. Les pionniers vont faire des adeptes. Tout un mouvement se met en marche. Trois sont déjà prêtres, les autres sont encore élèves au séminaire Saint-Irénée.

L'évêque frappe à beaucoup de portes

Monseigneur connaît les besoins religieux de l'Amérique du Nord. Son passage au séminaire de Baltimore, lui a donné un aperçu de la tâche qui l'attend. Le diocèse de Louisiane et des Florides est immense. Devant le grand besoin d'ouvriers apostoliques, il a d'abord cherché des prêtres, il a trouvé l'avant-garde dont fait partie Antoine Blanc.

Il se tourne vers les religieux Lazaristes, disciples de saint Vincent de Paul, vers les frères enseignants des Écoles Chrétiennes, avec un certain succès. Il frappe à la porte des congrégations féminines. Il trouve une oreille favorable auprès des sœurs du Sacré-Cœur. La congrégation a passé sa crise de croissance. La mère Sophie Barrat connaît ses sujets, elle sait qu'elle a des religieuses prêtes à partir pour le Nouveau Monde. Sœur Philippine Duchesne a souvent présenté une demande en ce sens (en juillet 1886, elle est canonisée à Rome)⁴⁰.

À 49 ans, elle part avec quelques compagnes (1818). Nous savons comment elle s'est préparée. Elle s'est plongée dans la lecture des "Lettres édifiantes et curieuses". Dans le milieu des pères jésuites, on a collectionné les courriers expédiés par les Jésuites missionnaires à travers le monde. On publiera jusqu'à 26 volumes de ces missives. Ces pionniers avaient écrit pour donner des nouvelles et entretenir l'idéal de la mission à l'étranger.

Il est bien possible qu'Antoine Blanc, jeune prêtre à Ambierle, ait pu se former en lisant cette littérature édifiante.

Avant Antoine, des Foréziens ont déjà foulé le Nouveau Monde

Ces "Lettres édifiantes" des pères jésuites ont connu une explosion d'édition au début du XIX^e siècle. Chateaubriand les avait remises en honneur. Antoine a pu lire l'édition publiée en 1808 à Lyon. Le prêtre Jean Cholleton du grand séminaire pouvait les connaître.

³⁹ Archives du diocèse de Lyon, registre des nominations.

⁴⁰ Philippine Duchesne et ses compagnes, *Les années pionnières : Lettres*, 2001, au Cerf.

Dans les récits qui concernent le Canada, on lit ce qui se rapporte au séjour de Daniel Greysolon du Luth, né à Saint-Germain-Laval en Forez, vers 1636. Ce militaire était en charge du fort de Frontenac. Il témoigne qu'il a été guéri de la goutte dont il était affecté depuis 23 ans. Il en fut délivré à la suite d'une neuvaine de prière adressée à une pieuse Iroquoise qui devint sainte Catherine Tegahkovita. Claude Greysolon, son frère né en 1659, l'avait accompagné dans l'aventure canadienne. Ils sont deux à avoir ouvert la route vers le Nouveau Monde⁴¹. Un troisième Forézien s'est aussi rendu au Canada, plus précisément à Montréal, c'est un membre de la famille d'Urfé, l'abbé François Saturnin Lascaris d'Urfé. Il était prêtre de la compagnie de Saint-Sulpice spécialisée dans la formation des futurs prêtres. En 1668, il fut envoyé au séminaire de Montréal, il sera lui-même missionnaire à Kente sur les rives du Lac Ontario. La mission comptait sur les moyens financiers de la famille d'Urfé. Mais peut-on considérer ce prêtre comme forézien ? Il est né et a fini ses jours au château de Bagé, près de Mâcon, aujourd'hui c'est le département de l'Ain. Est-il venu une seule fois en Forez⁴² ?

Antoine se nourrit de toutes les informations qui peuvent lui parvenir à Ambierle.

Le prélat frappe à la porte du palais royal

Chaque membre du groupe missionnaire se prépare de son côté. Les consignes doivent circuler, elles viennent des amis et de l'évêque promoteur. Celui-ci se met en chasse pour trouver un moyen de franchir l'Atlantique. Il y a déjà des courriers réguliers, mais le prélat recherche un bienfaiteur. Il se tourne vers le roi Louis XVIII. On sait que le prince lui accorde le passage sur un navire royal. Le secrétaire du recueil des *Annales de la Propagation de la Foi* note "une main auguste avait généreusement pourvu aux frais du voyage du pieux évêque...⁴³". La faveur a dû lui être concédée au cours d'un entretien dont nous n'avons pas le compte rendu. Probablement dans les premiers mois de 1817. On sait même que le roi va étendre ce privilège à d'autres destinations missionnaires⁴⁴.

À quai, un amiral bat le pavé

Un homme aussi voudrait bien prendre la mer. Il ne sait rien de toutes ces tractations. Marin, d'origine bretonne, Louis Le Normant de Kergrist a 35 ans. Il a déjà une belle carrière. Dans le Spitzberg (Norvège), il a connu 8 années de captivité sous la coupe anglaise. Le 4 juin 1812, il s'est marié à une Anglaise, Asbhy de la Zouch, descendante de l'empereur Charlemagne. Au retour, il a été casé dans un bureau de l'amirauté de Brest. Il est aide-major. Il a déjà pris la plume pour demander à ses supérieurs de lui donner un commandement. Nous avons sa lettre du 15 avril 1816 à son responsable :

Je suis âgé de 35 ans, lieutenant de vaisseau depuis 13 ans, j'ai toujours servi avec distinction et ces titres me permettent, Monseigneur, de solliciter de votre justice un commandement ou l'avancement que 8 années de captivité en Angleterre m'ont fait perdre⁴⁵.

Le 8 septembre de la même année, il renouvelle sa demande, il a en vue la direction d'un voilier, un brick, le *Favori*, c'est un bateau à deux mâts. Mais rien ne vient. Le navire est toujours en rade à Toulon.

⁴¹ Voir *Bulletin de la Diana*, tome XXXIII, n^{os} 1 et 2.

⁴² *Les Urfé en Forez*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, pages 83 et suivantes.

⁴³ *Annales de la Propagation de la Foi*, Tome I, page 17 ; tome II, p. 332.

⁴⁴ Dufourcq Elisabeth, *Les Aventurières de Dieu*, J-C Lattès, 1993, p. 162.

⁴⁵ Archives nationales de la Marine, château de Vincennes, dossier de Lenormand de Kergrist.

Le 4 mai 1817, un baume sur le cœur lui est administré. Il est admis à recevoir les insignes de l'ordre de Saint-Louis, distinction de l'époque. On lui remet un parchemin et une petite croix qu'il porte toujours sur l'estomac. Il en aura bien besoin plus tard⁴⁶.

Le 4 mai 1817...

Ce même jour, à des encablures, commence le compte à rebours du départ pour l'Amérique.

Le jeune évêque de Louisiane a pris toutes les dispositions. Les autorités navales ont signifié au pontife que des places sont retenues sur un *trois-mâts* en partance de Bordeaux. L'heure des adieux commence. On ne sait rien de la séparation familiale pour Antoine. Elle a dû se passer de manière évangélique, sans regarder en arrière. Les cœurs sont serrés. Le 4 mai, Antoine quitte le curé et ses ouailles d'Ambierle. Il se rend à Roanne prendre possession de son passeport pour Bordeaux. Il passe la veillée chez l'aumônier de l'hôpital, le père Jordan. Plusieurs amis prêtres sont là : les abbés Plasse, Josserand, Guillon et le cousin Bouë de Sury. Puis il fait le trajet jusqu'à Saint-Just-en-Chevalet distant de 30 kilomètres. Un autre comité d'accueil l'attend, ce sont des amis prêtres : Bessaire, Chavaren et Rodamel⁴⁷. Avec tout son équipement, il rejoint la ville de Clermont. Il doit attendre ses compagnons de mission. Benoît Richard et le Montbrisonnais Michel Portier arrivent le lendemain. En les attendant, Antoine rend visite au père Bruno Royer, directeur au séminaire de Ferrand (les deux villes n'ont pas encore fait leur jonction). Les sujets de conversation ne manquent pas entre eux. Ce professeur avait enseigné à Lyon, au grand séminaire Saint-Irénée jusqu'en 1814⁴⁸. Ils ont pu parler largement des Etats-Unis et en particulier d'un prêtre auvergnat qui a été professeur de séminaire en France. La Révolution française a exilé Benoît Joseph Flaget en Amérique du Nord. Il a enseigné dans le séminaire fraîchement ouvert à Baltimore. Rapidement il a été promu au ministère d'évêque du Kentucky, sur le siège de Bardswton.

Puis le groupe se dirige vers Bordeaux, au gré des relais de poste. La chaleur est là. À Bordeaux, un autre comité d'accueil est en place. Il est d'abord familial. Le frère et la sœur (Mme Fournier) de l'évêque sont là. Ce frère est aussi un ecclésiastique. L'archevêque Mgr d'Aviau reçoit son confrère missionnaire. Le vicaire général, l'abbé Martial, se dépense beaucoup. Le groupe de jeunes volontaires provoque l'attention et l'envie. Deux ans plus tard, l'abbé Martial s'embarquera, à son tour, pour l'Amérique.

L'attente est longue

Il se passe un mois et demi avant l'embarquement. Il y a encore des formalités à faire auprès de l'ambassade, il reste à prendre des provisions pour la traversée, la marine n'assure pas toute la subsistance..

Le trajet aura lieu sur le voilier *La Caravane*. C'est une flûte, ou encore une gabare, un trois-mâts de la Marine royale. Elle a été construite à La Ciotat en 1809. C'est seulement 5 ans après son lancement qu'elle effectue son premier voyage, en l'occurrence aux Canaries pour rapatrier des prisonniers français. Tardivement on lui découvre des malfaçons d'origine. Elle part en réparation. En 1817, elle revient d'un séjour à Saint-Pierre et Miquelon. Quand elle arrive à Bordeaux, c'est le vice-amiral Louis Lenormand de Kergrist qui est aux commandes. Le bateau a une capacité de 800 tonneaux. On n'a peu de détails sur le nombre de passagers, ni sur les

⁴⁶ Archives nationales de la Marine, château de Vincennes, dossier de Lenormand de Kergrist.

⁴⁷ Université Notre-Dame, archives, Calendar, 1817.

⁴⁸ M. Belmon, *Trois siècles d'histoire* : séminaire de Clermont, 1956.

circonstances du voyage. Le voilier quitte Bordeaux le 17 juin pour remonter l'estuaire de la Gironde. On passe Paulliac...⁴⁹.

La troupe de religieux a prié saint Clément, le patron des navigateurs, voici leur supplication : "Bienheureux saint Clément donnez-nous vite du vent" La grande crainte des navigateurs, ce sont les "calmes", les périodes sans vent. Enfin, le 1^{er} juillet, le voilier prend le large. L'aventure commence. A l'horizon, des nuages moutonnent. Ils indiquent l'ouest.

Sur le voilier

Nous avons trois récits de la traversée. L'un d'Antoine et l'autre de Michel Portier. Ils entrent bien dans la ligne des "Lettres édifiantes...".

Voici d'abord le récit sous la plume d'Antoine. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ne nous donnent ni le nom du destinataire, ni la date de l'envoi. Voici le texte dans son orthographe originale :

Notre traversée a été un peu longue, mais nous n'avons pas regretté ce retard, ce qui n'est arrivé sans doute que par une permission particulière de Dieu, pour nous donner le temps de préparer les personnes de l'équipage qui ont voulu profiter de notre présence pour remplir leur devoir de religion. Tous les jours nous faisons une instruction sur le catéchisme pour tous ceux qui vouloient y assister : la première fut faite par Monseigneur lui-même à l'équipage rassemblé. Nous étions dans l'admiration de l'attention avec laquelle ces pauvres gens écoutoient. Le 24 août, veille de la fête de saint Louis, Monseigneur, officiant dans l'endroit le plus grand et le plus libre du bâtiment, nous avons eu la consolation de voir approcher de la table sainte quarante personnes de l'équipage, dont sept pour la première fois ; trente-quatre d'entr'eux ont, le même jour, reçu la confirmation avec la plus grande édification. Le soir, eut lieu le renouvellement des vœux du baptême, prononcé par les quarante personnes qui avoient reçu la sainte communion. Monseigneur faisoit les demandes, et tous répondoient à voix haute et ferme : Nous le promettons. Cette cérémonie fut très touchante, les officiers en furent frappés, et quelques-uns d'entre eux ont avoué que, rentrés dans leurs chambres, ils n'avoient pu s'empêcher de verser des larmes. Le dimanche suivant, quelques personnes s'approchèrent aussi des sacrements : le plus grand nombre passoit vingt-cinq ans, quelques-uns en avoient bien cinquante, et disoient que depuis trente ans elles avoient négligé ce saint devoir. Nous avons tous concouru à cette œuvre, les uns par les instructions, les autres par les confessions. Parmi les billets donnés pour la confirmation, dix-sept étoient de ma signature. Avant de partir, ils nous ont demandé des chapelets, et ils ne les portoient plus qu'à leur cou. Puisse le Seigneur les maintenir long-temps dans les heureuses dispositions où nous les avons laissés⁵⁰ !

Avant de passer au second récit, notons le fait qui s'est déroulé à Sury, durant le long voyage. Le 10 août à 6 heures du soir, Laurent Blanc, le père d'Antoine est décédé, il avait 55 ans. On imagine la peine de la famille et la détresse d'Antoine à l'annonce de ce décès quelque temps après son arrivée en Amérique. La sépulture religieuse eut lieu le 12 août dans l'église Saint-André, par le vicaire Rombau. Dans le registre de la paroisse, le prêtre précise bien que l'homme avait reçu les sacrements de l'Église, ce qui enlève tous les doutes possibles au sujet de sa fidélité religieuse⁵¹...

Le deuxième récit est arrivé à Lyon, parti d'Amérique le 25 octobre 1817 (plusieurs mois après les événements !). Il vient de la plume de Michel Portier s'adressant à l'un de ses

⁴⁹ Archives nationales de la Marine, château de Vincennes, dossier Le Normant de Kergrist.

⁵⁰ *Annales de la Propagation de la Foi*, tome 2, p. 334 et 335.

⁵¹ Archives diocésaines de Saint-Étienne, registre de Sury, 1817.

formateurs, l'abbé Mioland, alors supérieur de la mission des Chartreux. Ce récit complète le point de vue d'Antoine Blanc :

Vous avez scu par mes premières lettres écrites en France que, partis de Bordeaux le 17 juin, mis à la voile le 1^{er} juillet, la Providence nous ménagea une traversée de 65 jours, pour accomplir les desseins qu'Elle avait sur notre équipage. Les juremens et les blasphèmes étaient fréquents (fréquents) à notre arrivée à bord, ils diminuèrent peu à peu, et par un sentiment naturel que le spectacle de la vertu simple et riante fait naître, les paroles peu mesurées furent bannies. Nous chantions des cantiques quoique loin de notre patrie (psaume 137 : Au bord des fleuves de Babylone...), et parmi les vagues de l'océan, nous nous consolions d'être désormais les esclaves de J.-Christ, sans oublier cependant les amis que nous laissions et cette belle Église gallicane (Lyon) qui produit encore (des fruits) dans sa vieillesse.

Nos attentions, notre familiarité même attirèrent les enfans, les enfans affaiblirent dans les jeunes gens les premiers mouvemens du respect humain, et enfin les longues barbes entendirent aussi la voix de Dieu. Ainsi la veille et le jour de St-Louis, Mgr l'évêque confirma quarante matelots et donna la communion à une cinquantaine. Cette œuvre sainte a persévéré, car dans la baie de Chézapie, près de Baltimore, l'équipage avait formé le projet de désertier et d'emmener les canots. Un de nos fervens néophites découvrit la trame et arrêta la conspiration ; et de plus, sur vingt déserteurs, il n'y en eut qu'un de ceux qui avaient eu le bonheur de purger leur conscience. Voilà notre première mission ⁵²...

Un parent du lieutenant de vaisseau a écrit une brève biographie de Louis Le Normand de Kergrist⁵³. Il a recueilli un récit du voyage suivant le point de vue du marin. Le voici : d'abord quelques mots sur le navire.

La même année (1817) Kergrist mit son pavillon de commandant sur *la Caravane* armée en flûte, c'est-à-dire destinée au transport des matériaux et aussi des passagers. Après avoir ravitaillé les Antilles, il reçut l'ordre de partir pour les Etats-Unis. *La Caravane* se trouvait prête, au début de juin 1817, à appareiller de Bordeaux. De cette ville Kergrist écrivit au ministre :

J'ai l'honneur de vous informer de l'arrivée de La Caravane, ce soir, 15 juin à 5 heures. Retenu en rivière de Charente, depuis le 5 de ce mois, ce n'est que le 15 que j'ai pu profiter de la première brise du sud pour gagner le mouillage du Verdon, le même jour, malgré les vents contraires. J'ai cru devoir me rendre à Bordeaux pour presser l'embarquement de Mgr l'Evêque et des ecclésiastiques qui l'accompagnent. La Caravane a été disposée à Rochefort de la manière la plus convenable pour le logement de Messieurs les missionnaires. Mon lieutenant (Fournier) a cédé sa chambre à l'évêque et j'ose affirmer que Votre Excellence ne recevra que les rapports avantageux envers ces messieurs.

Je n'ai pu consentir à prendre d'autres canons dans la cale, en raison des approvisionnements dont je suis chargé pour nos colonies (un train d'artillerie de campagne et 300 barils de poudre, sans parler des vivres).

La traversée allait être interrompue tragiquement (allusion au naufrage après l'arrêt en Amérique du Nord).

Puis, le parent du commandant reprend la plume :

La Caravane était une belle corvette de 24 canons et de 150 hommes d'équipage, sous le commandement de Monsieur Le Normant de Kergrist, lieutenant de vaisseau. Elle partit de la rivière de Bordeaux, dans les premiers jours de l'été, dans le but principal de transporter à Annapolis, ville des Etats-Unis, une trentaine de prêtres, séminaristes et frères des Écoles

⁵² Tricou, *Cahiers d'histoire religieuse* 1958 p. 194.

⁵³ André Deschard, *Un marin breton : Le Capitaine de vaisseau Le Normant de Kergrist*, archives du ministère de la Marine à Vincennes.

Chrétiennes qui, sous la direction de Mgr Dubourg, créole de Saint-Domingue et évêque de Louisiane, allaient porter chez les peuples encore sauvages de cette partie du Nouveau Monde, la parole de l'Évangile et l'industrie des peuples civilisés (c'est le cousin du capitaine qui écrit cela bien longtemps après les événements).

Après une longue et pénible traversée, les missionnaires avaient été débarqués au lieu de leur destination..

Quelques matelots sans doute entraînés par des personnes séduisantes les avaient secrètement suivis, le jour du débarquement, et les ralliant, quand le navire eut mis la voile, servirent dans les premiers temps à l'accomplissement de leur projet. Bientôt rebutés par les difficultés qui suivirent et n'ayant pour les surmonter ni le zèle des missionnaires, ni leur profonde conviction, ils abandonnèrent la cause qu'ils avaient embrassée et se fixèrent à l'embouchure du Mississippi, n'osant revenir en France où ils eussent été punis comme déserteurs. Ils échappèrent ainsi aux horreurs du naufrage qui attendaient leurs compagnons, mais ce ne fut que pour traîner une existence misérable, juste châtement de leur double défection.

Les 65 jours de la traversée furent bien remplis. Ces récits nous laissent sur notre faim pour les détails du voyage. On voit que l'équipage était nombreux : 150 hommes d'équipage. La suite du récit nous a laissé quelques noms : autour du capitaine de vaisseau, il y avait le second : Fournier, celui qui a laissé sa chambre au prélat. Il y avait aussi d'autres matelots : Legendrais, Lespert, Rosé destiné aux vivres, Cléry, Guilhier et le contremaître Paulin. On comptait aussi les élèves matelots : Tocqueville et Gautier.

Le voyage a donc été rapporté par les deux missionnaires foréziens et par le capitaine de vaisseau. Les récits se complètent mais ne sont pas friands de détails sur le quotidien de la traversée. Les voyageurs dormaient-ils dans des hamacs...? Nos pacifiques missionnaires ont donc navigué sur un volcan de poudre. Le trajet a été long, la météo n'a pas été favorable. Les temps forts de la traversée ont donc été les célébrations religieuses de l'Assomption et de la fête de Saint Louis. Le groupe de missionnaires s'est soudé autour de Monseigneur. Ils se sont motivés et la scène de la rénovation des promesses du baptême a entretenu le zèle de l'annonce de l'Évangile aux futures ouailles des missionnaires. Ils ont hâte d'être à pied d'œuvre. Ils ont pu profiter de ce long temps de maturation et de retraite, l'évêque a pu élaborer des plans. Cependant, le relatif confort d'un voilier de la Marine royale offrait des conditions de formation réduites. Il y avait du spectacle à voir hisser les voiles et déjà il fallait s'adapter aux circonstances.

Le plus étonnant, c'est l'allusion au projet de désertion de quelques matelots. Ils voulaient rester au Nouveau Monde et y faire fortune. Ils sont encore loin de l'embouchure du Mississippi. Ainsi le voyage était-il soumis au gré des vents et à la fidélité des marins, sans parler du danger pouvant venir des corsaires. Le 4 septembre, ils touchent enfin la terre ferme. Ils entrent dans la baie de Chasapeake et débarquent au port d'Annapolis, près de Baltimore. Les missionnaires n'ont peut-être pas choisi d'arriver à cette destination, la marine royale a pu s'imposer.

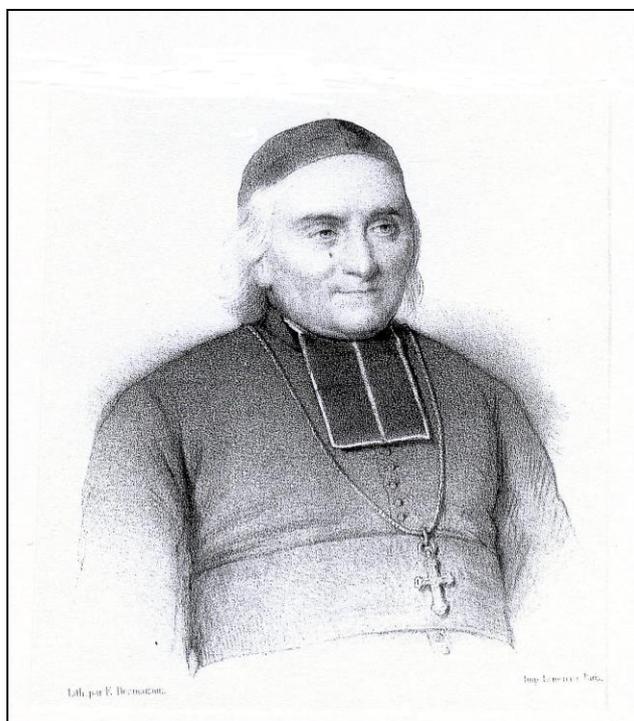
Premiers contacts

Le personnel du séminaire de Baltimore vient accueillir la petite troupe et porter les bagages. Monseigneur retrouva la ville où il avait enseigné au début de son ministère de professeur. Pour Antoine, Michel et les autres, c'est la découverte d'un autre monde. Nous sommes autour du 4 septembre 1817. La saison s'avance. La présence de professeurs de Saint-Sulpice dont certains sont français, facilite la première insertion. Le prélat prend ses premières dispositions. On est bien loin de la Louisiane. Le projet de l'évêque est de rejoindre au plus vite son grand diocèse. Il sait qu'il ne peut pas rejoindre de suite la Nouvelle-Orléans. Le capucin espagnol Antonio de Sedella et les marguilliers de la cathédrale sont opposés à la venue de l'évêque français. Pour quelles raisons ? Depuis la vente de la Louisiane en 1803, bien des

événements se sont passés. Il est bien possible que le Vatican et les évêques résidant en Amérique du nord aient conseillé à Mgr Dubourg d'attendre quelque temps avant de rejoindre sa résidence de la Nouvelle-Orléans. Affaire à suivre ! N'oublions pas que l'évêque a choisi comme devise épiscopale : *Lilium inter spinas*, "le lys au milieu des épines". C'est le reflet de la situation qu'il connaît depuis qu'il a reçu la charge du grand diocèse de La Nouvelle-Orléans. Puisqu'il ne peut occuper le siège épiscopal, il a décidé de s'installer provisoirement au nord de son diocèse, à Saint-Louis sur les rives du Mississippi. Il va y bâtir sa cathédrale. Il verra comment répartir ses prêtres.

Nouveau comité d'accueil

Le nouvel évêque est pressé de rejoindre son champ d'apostolat. Le rapide séjour à Baltimore est stimulant. Ce sont les premiers contacts avec des gens qui parlent anglais, c'est l'occasion de réviser les leçons que chacun a pu prendre. Pour rejoindre Saint-Louis, il faut traverser plusieurs états : Virginie, Kentucky et Indiana. Ce que nous savons de cette période nous vient des notes quotidiennes tenues par un évêque ami. Monseigneur Benoît Flaget est originaire d'Auvergne, province voisine du Forez. C'est un ami de Mgr Dubourg. Tous deux sont prêtres de la Compagnie de Saint-Sulpice, ils se sont consacrés à la formation de prêtres au séminaire. Tous deux ont été éloignés de la France au moment de la Révolution, ils ont émigré au Nouveau Monde. À Baltimore, ils ont été attelés à la même tâche d'éducation. Ils ont sensiblement le même âge. Le nouvel évêque de Louisiane est âgé de 51 ans. Il fait part de ses projets à son aîné de 3 ans. "Il écrivit à l'évêque de Bardstown, le priant de lui préparer les voies à Saint-Louis qu'il avait choisies pour sa ville épiscopale⁵⁴." Bardstown est le lieu de résidence de l'évêque Flaget, c'est le diocèse du Kentucky. Le groupe des missionnaires voyage d'abord à cheval. Nous sommes en novembre 1817.



Mgr Benoît Flaget

Evêque de Bardstown (États-Unis), originaire d'Auvergne, il accueille de groupe de missionnaires en route pour la ville de Saint-Louis, siège provisoire du diocèse de La Nouvelle-Orléans (1818-1820)

⁵⁴ *Monseigneur Flaget*, vie par l'abbé Desgeorge édité à Paris, chez Lecoffre, 1855, p. 55.

Sur des feuillets ordinaires, le pasteur tient son journal de bord. D'une fine écriture, il rapporte les événements du jour. Il accomplit le service d'un simple missionnaire, il a si peu de prêtres dans son diocèse, bien plus petit que celui de Louisiane. Il note certains de ses états d'âme et termine toujours par une notation météorologique : *tems superbe, froid la nuit et le matin*, on peut remarquer qu'il n'écrit pas temps avec un p⁵⁵.

Le vendredi 28 novembre, le prélat écrit : *Grands et pauvres préparatifs pour Mgr Dubourrg. Mardi 2 décembre : Exercices spirituels, Messe, Bréviaire, Lettres, Etude, Retraite. Continuation des préparatifs, beaucoup de choses qui manquent. Inquiétude. Le reste avec la communauté (on pense au grand séminaire voisin). Après le dîné, surprise. Monseigneur (Dubourg), contre toute attente paraît à la Gate (porte) avec Messieurs Chabrat et Blanc. Je le reconnais tout de suite. Vole à sa rencontre, il a l'humilité de descendre de cheval pour me donner le baiser le plus affectueux qui ne se soit jamais donné. Tout le monde désappointé sous un rapport et très satisfait dans un autre. Mauvais dîné pour sa grandeur, triste présage pour la suite. La notation de météo est plus apaisante : *tems doux et serein*.*

Mercredi 3 : *Exercices spirituels, Messe, Bréviaire, mauvais déjeuné au Mgr. Longue et intéressante conversation avec ce très cher confrère...* jeudi 4 : *presque toujours en compagnie avec mon bien cher confrère...*

Puis commence le voyage en bateau jusqu'à Saint-Louis sur le fleuve Ohio et le samedi 20, c'est la halte forcée. *Ce soir-là, nous sommes arrivés à l'embouchure de l'Ohio et nous avons trouvé le Mississippi chargé de glaces. Ce qui retardera notre voyage. Que la volonté de Dieu soit faite.* Le prélat n'a pas eu besoin de glisser une note sur la météo. 21 dimanche : *Conversation, délibération, embarras de toute part. Toujours à l'amarre. Tems froid.*

On ne peut résister à transcrire les notes du mardi 23 décembre, à quelques jours de Noël, sur le steam boat.

*... Rien de plus original que l'agrégat qui se trouve à bord. Il y a une bande de sept à huit comédiens, une famille de sept à huit juifs. Une famille d'un tonsuré (abbé Chabrat), d'un prêtre (Antoine Blanc) et de deux évêques. Des nègres et des blancs. Ainsi dans un appartement de 20 pieds de long sur douze de large, lequel est divisé en deux pièces, il y a plus de 30 personnes qui y logent. Ce bateau renferme le vieux testament et le nouveau. Il pourrait servir successivement de synagogue, de cathédrale, de théâtre, de salon à manger, de parler, de chambre à coucher. C'est vraiment une arche de Noé où il y a des animaux mondes et immondes, et ce qui est le plus admirable, la paix et la concorde y règnent. Apparence de dégel. Que Dieu dans sa miséricorde l'accélère. Et la note météo : *tems de dégel*.*

L'évêque est installé dans sa cathédrale provisoire

La navigation emmène la petite troupe en face de la cité nommée Sainte-Geneviève. On débarque sur la rive du Mississippi. Pour la première fois le prélat foule les terres de son diocèse. C'est l'occasion d'une célébration avec le plus d'éclat possible. Nous pouvons en juger d'après les notes de Mgr Flaget.

30 mardi. De grand matin, je fais savoir notre arrivée à Monsieur De Andreis, (prêtre missionnaire d'origine italienne). Peu de tems après (temps) deux citoyens arrivent à notre bord. Nous débarquons pour aller chez Monsieur Janis. Une heure après, une trentaine des principaux habitants avec plusieurs jeunes gens arrivent à cheval avec une voiture pour faire honneur aux évêques et nous transporter à la ville. Nous nous rendons au presbytère où nous nous revêtons de nos habits pontificaux, 24 enfants de chœurs avec la croix et quatre habitants portant le dais viennent nous prendre au presbytère. Nous nous rendons à l'église où après avoir installé Mgr sur

⁵⁵ Notes personnelles manuscrites - Archives de l'Institution des Chartreux à Lyon.

un trône préparé à cet effet, nous chantons le Te Deum (hymne de reconnaissance à Dieu). Toute la journée se passe à recevoir les citoyens qui s'empressent à rendre leurs hommages à leur nouvel évêque. Visites touchantes pour moi et encore plus pour mon bien cher confrère. Temps couvert et doux. Au 31 décembre, l'évêque peut ajouter : fin de 1817.

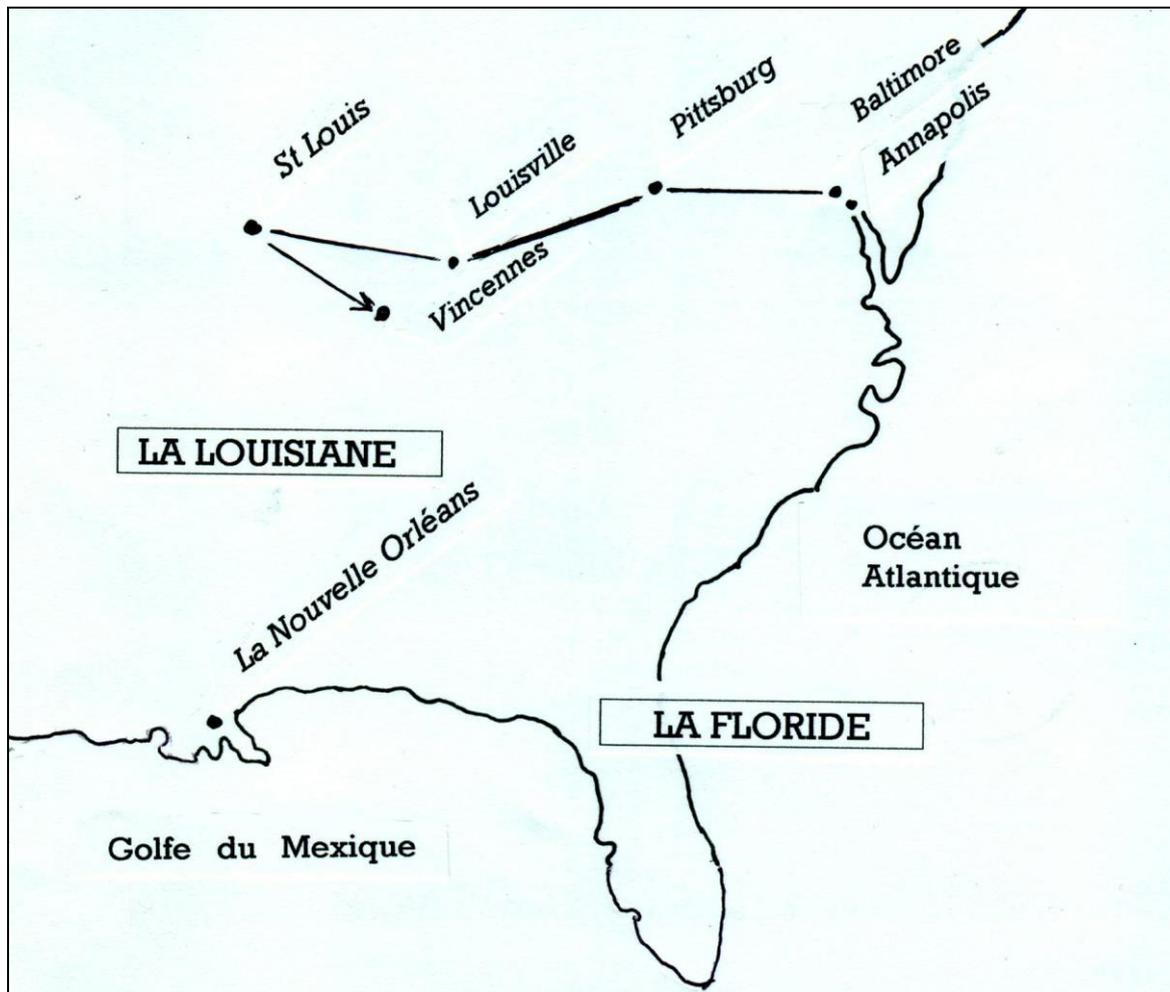
1^{er} lundi. Exercices spirituels. Messe. Mgr Dubourg officie pontificalement, prêche en français et en anglais d'une manière admirable. L'église refoulait du monde. D'abord après le dîné chez Mr G. Pratte nous partons pour la prairie du Rocher. Tous les habitants de la ville nous font cortège par un temps superbe. Grande joie pour tous les assistants, nous principalement pour moi et mon illustre ami. Après avoir traversé le Mississippi nous trouvons tous les habitants de la prairie du Rocher à cheval précédés par le Saint Père Olivier pour nous recevoir. Mgr et moi nous sommes restés chez Monsieur le Curé, M B. (Blanc) et Mr De Andreis vont chez Mr le Comte qui nous avait conduit lui-même dans sa voiture. Temps superbe, dégelé.

Nous passons au 2 janvier. La messe est dite avant le jour, c'est un vendredi. Déjeuner chez Mr le Comte. Parti avec mes compagnons pour le Kahokias (aujourd'hui Cahokia) où nous sommes à la nuit tombante, neuf ou dix habitants étaient venus à notre rencontre...

4 dimanche : Officié pontificalement. Avis aux habitants. Aux Vêpres Mgr Dubourg prêche supérieurement à son ordinaire. Bénédiction du St Sacrement.

5 lundi : Exercices spirituels. Messe. Conversation avec le juge Thomas au sujet des lots de l'Église dans la nouvelle ville. Il a promis d'être favorable au projet. Vers le midi ½ nous nous mettons en marche pour St-Louis, précédés de plus de 40 des habitants. Vers les deux heures ½ nous débarquons sur le rivage de St Louis. Deux voitures viennent nous recevoir. Mrs Latte et Mr O Connor sont à cheval à côté de notre voiture. Tous les principaux habitants nous attendaient au presbytère et ils nous voient venir avec beaucoup de démonstration de joie, de respect et de sensibilité. Nous nous habillons pontificalement. Les enfans de chœur, le clergé et quatre des principaux habitants avec le dais viennent nous recevoir pour nous conduire à l'église. Nous suivons les règles prescrites par le Pontifical (livre liturgique). J'installe Mgr Dubourg, il parle au public, tout étant fini nous retournons au presbytère.

Monseigneur Flaget a bien rempli sa fonction d'accueil. Il peut nous dire que la météo est très belle... Mgr Dubourg est reconnu officiellement comme l'évêque de la Louisiane.



Le 4 septembre 1817, Antoine et la troupe débarquaient à Annapolis. C'est seulement le 1^{er} janvier 1818 qu'ils atteignaient la terre de Louisiane, alors Antoine partait comme missionnaire à Vincennes (Indiana).

Lointaine Louisiane...

Il y a un temps pour se réunir, puis vient le moment de se séparer. Depuis l'arrivée en terre américaine, le groupe constitué sur le navire *La Caravane* a commencé à se défaire. Les matelots conduits par leur vice-amiral ont repris la mer emportant des Créoles pour les Antilles. Les vents n'ont pas été toujours calmes, sur la côte de la Pointe Marée, ils ont tourné au cyclone. Le 21 octobre 1817, le beau voilier s'est brisé en deux sur les rochers. Les autochtones avec leurs esquifs de fortune ont réussi à sauver la plupart des passagers. On a compté seulement 9 victimes, sur 150 personnes. Le commandant Louis Le Normand de Kergrist a peut-être bien eu le temps de prier son saint patron et d'embrasser la médaille qu'il portait. Il sortit vivant du naufrage⁵⁶.

Le groupe des missionnaires a touché la terre du diocèse de La Nouvelle-Orléans sans pouvoir s'installer en son cœur. L'évêque a commencé à répartir ses ouvriers apostoliques. Le premier, Philippe Janvier, a été mis à la disposition de l'évêque de Detroit, dans le Michigan. On ne sait quelle affectation ont reçu les abbés Goutte, on ne trouve pas de traces de leur présence. Le diacre montbrisonnais, Michel Portier, est envoyé au séminaire des Barrens terminer sa formation, il rêvait d'évangéliser "les sauvages" (les Indiens). Enfin Antoine Blanc est envoyé

⁵⁶ Lettre de Le Normand de Kergrist, Bibliothèque nationale de France, dossier Le Normand.

comme missionnaire au poste de Vincennes, diocèse du Kentucky, sur les rives du fleuve Wabash, une cité dont Chateaubriand parle dans ses écrits. Le prêtre prend son poste en mai 1818. Dans son peuple, il trouvera des Acadiens parlant français et une foule bigarrée. Il transporte d'Europe le modèle de prêtre qui lui a été transmis par les pères de Saint-Sulpice. Sans y mettre une note péjorative, disons qu'il va vivre un ministère cultuel, un peu figé, ritualiste. Il gardera le goût pour la controverse, l'argumentation, cherchant à convaincre les protestants (les hérétiques !) qu'il rencontrera. Il développera le culte de saint Jean-François Régis, l'apôtre du Vivarais, peut-être son modèle de missionnaire. Il devra attendre encore deux années pour exercer son ministère en Louisiane proprement dite.

Épilogue

Le missionnaire de Sury est placé devant la mission qui l'attend. La tâche est immense. L'évêque Dubourg met deux ans à rejoindre La Nouvelle-Orléans, au cœur de son diocèse. Le groupe de pionniers de l'Évangile entraîne bon nombre d'ouvriers apostoliques. Antoine a la joie de voir naître dans le cœur de son jeune frère Jean-Baptiste (1800-1834) le désir de le rejoindre. La cité de Sury donne aussi Gabriel Chalon (1805-1881). Un temps il est curé de la cathédrale de La Nouvelle-Orléans (1864-1871) et finit ses jours en France. Des prêtres et des séminaristes prennent le chemin du Nouveau Monde. Les courriers envoyés font connaître les immenses besoins de ces grands diocèses du sud de l'Amérique du Nord. L'œuvre naissante de la Propagation de la Foi (1822) trouve un tremplin idéal pour se développer et faire du diocèse de Lyon-Saint-Étienne un grand diocèse missionnaire. Les prêtres auvergnats voisins partis en mission en Amérique étaient très nombreux. Par exemple, on a pu dire que le diocèse du Nouveau Mexique était devenu la "petite Auvergne" ; on pourrait dire que La Louisiane est à sa façon un "petit Forez". Cependant les rives de la Mare n'ont pas de comparaison avec celles du fameux Mississippi... De Lyon, le père Jean Cholleton maintient ses contacts avec tous les jeunes qu'il a encouragés dans leurs projets missionnaires ; nous avons conservé ses nombreux courriers reçus d'Amérique, de Chine et d'ailleurs.

APPENDICE

Antoine Blanc, la mémoire oubliée ?

L'objet de cette étude s'arrête au moment où Antoine touche enfin le territoire de La Louisiane. Ses activités missionnaires vont se développer. Il va si bien s'implanter qu'il va recevoir la mission d'évêque de La Nouvelle-Orléans, à part entière. Son ministère va se développer jusqu'à ce qu'il soit emporté par une attaque cérébrale, en juillet 1860. Dans son bureau du couvent des Ursulines, il écrivait, en français, une lettre qui restera inachevée...

En Louisiane, le souvenir d'Antoine Blanc reste bien implanté. Dans la cathédrale Saint-Louis, à La Nouvelle-Orléans, son corps repose dans l'aile droite du bâtiment. Une dalle de pierre, à même le sol, porte une inscription en latin sur le défunt archevêque. Le dernier ouragan Katrina (octobre 2005) a épargné le monument. L'ancien couvent est devenu le "Mémorial Antoine-Blanc". C'est aussi le dépôt des archives de l'archevêché de La Nouvelle-Orléans. À l'approche de l'ouragan Katrina, des paquets d'archives ont été rapatriés sur Bâton Rouge. Le bâtiment a résisté. Autre lieu de souvenir, c'est la cathédrale Saint-Joseph à Bâton Rouge : dans cette paroisse,

Antoine a exercé la charge de curé. De même pour la petite église, en bois, de La Pointe Coupée, Antoine n'est pas oublié. Courant 1988, les 17 évêques du Texas ont accompli un pèlerinage de reconnaissance en mémoire des missionnaires français partis porter l'Évangile en Amérique du Nord. Au cours de leur périple, ils ont fait escale à Sury, ils ont réveillé la mémoire d'Antoine.

À juste titre, on peut se demander pourquoi cette page de notre histoire religieuse locale a été oubliée chez nous. Pourquoi le voile de l'oubli est-il tombé sur cet homme valeureux ? À partir de 1860, date du décès de l'archevêque, chez nous, les souvenirs de la famille Blanc ont été dispersés. Le cimetière de Sury n'était pas un lieu de mémoire à l'égard d'Antoine, sa tombe n'est pas là. La mémoire locale s'est, en partie, estompée. Le curé Relave a été en responsabilité à Sury, la fin du XIX^e siècle, c'est aussi un familier de l'histoire locale. Il connaissait certainement le parcours d'Antoine. Dans ses ouvrages, il n'en parle pas explicitement. Dans un sermon de mariage, il y fait une allusion très claire : la mariée était de la parenté Blanc. L'autre historien suryquois, c'est Monsieur Henri Ramet. Sous sa plume, on ne trouve aucune allusion, aucune référence à Antoine. Il semble ignorer la personnalité de notre missionnaire. Son livre et ses articles sont muets. En rapportant les événements de la période révolutionnaire à Sury, il décrit largement les activités du père d'Antoine. En particulier, il décrit le dernier baptême qui eut lieu en l'église Saint-André au moment où les portes de l'église se fermaient pour quelques années. En l'occurrence, c'était le baptême d'Antoine. Henri Ramet parle du père et ne dit rien sur ce jeune baptisé d'un jour qui allait devenir ce grand archevêque missionnaire. C'est donc le signe que le voile de l'oubli était déjà tombé en 1925⁵⁷. Heureusement, les curés suivants ont commencé les recherches et ils ont placé un médaillon dans un couloir de la cure. C'était une photo du grand portrait qui se trouve au Mémorial de La Nouvelle-Orléans. Si ces missionnaires avaient fait partie d'un ordre religieux, ils n'auraient pas été oubliés : leur congrégation aurait gardé des traces de leurs parcours.

Depuis 20 ans, les liens sont renoués. En mars 2006, un ancien curé de Bâton Rouge, le père William Greene, est venu visiter Sury. Il a glané des documents pour écrire la biographie du missionnaire. Nous restons dans le temps des échanges et de la reconnaissance.

En arrivant sur la terre d'Amérique, le jeune prêtre ne savait pas la descendance spirituelle qui allait suivre son exemple ; plus tard, il l'a connue, nous, nous ne l'oublierons pas. En entrant dans la ville de Saint-Louis du Missouri, Antoine Blanc et Michel Portier étaient, certainement, les premiers Foréziens à fouler le sol de la Louisiane.

Chronologie des premières années d'Antoine Blanc

1784	16 novembre	Mariage des parents à Sury-le-Comtal : Laurent Blanc et Jeanne Pinand étaient cousins ; ils obtiennent la dispense de l'archevêque de Lyon.
1792	11 octobre	Naissance d'Antoine (3 ^e enfant) à Sury.
1792	12 octobre	Baptême d'Antoine, en l'église Saint-André qui ferme ses portes.
1808-1811		Études au séminaire Notre-Dame de l'Argentière.
1811-1812		Antoine est exempté des obligations militaires, il passe devant la commission de conscription à Saint-Rambert.
1812		Études au séminaire de Verrières.
1813-1816		Études au grand séminaire Saint-Irénée, à la Croix-Rousse à Lyon.

⁵⁷ Echo du Cercle Amical de Sury - n° 5.

- 1814 6 janvier Tonsuré par le cardinal Fesch.
- 1816 22 juillet Ordination sacerdotale, par Mgr Dubourg en la chapelle du séminaire Saint-Irénée.
- 1816 28 juillet Première Messe, église Saint-André de Sury.
- 1816 3 août Passage du duc d'Angoulême à Sury.
- 1816 novembre Antoine est vicaire à Ambierle.
- 1817 4 mai Il quitte Ambierle, se rend à Roanne où il reçoit son passeport. Le père Jordan, aumônier de l'hôpital, l'accueille.
- 1817 5 mai Début du voyage pour Bordeaux : arrêt à Saint-Just-en-Chevalet, passage au séminaire de Montferrand ; le père Royer l'accueille, Michel Portier le rejoint.
- 1817 12 mai Arrivée à Bordeaux, puis séjour avant l'embarquement sur le voilier *La Caravane*.
- 1817 1^{er} juillet Début de la traversée de l'Atlantique en 65 jours.
- 1817 10 août À Sury, décès du père d'Antoine.
- 1817 4 septembre Débarquement à Annapolis, près de Baltimore.
- 1817 4 novembre Départ pour Pittsburg.
- 1818 1^{er} janvier Arrivée à Saint-Louis (Missouri) installation de Mgr Dubourg en qualité d'évêque de La Nouvelle-Orléans.
- 1818-1820 Antoine est envoyé à Vincennes (aujourd'hui Indiana) comme missionnaire.
- 1820 1^{er} février Antoine arrive à La Pointe Coupée, comme curé, il est enfin en Louisiane.

Avec tous mes remerciements aux personnes qui m'ont aidé dans ces recherches : archivistes et bibliothécaires : évêché et archevêché de Saint-Étienne et de Lyon, Œuvre de la Propagation de la foi, Maison des Chartreux, archives de la Marine française à Vincennes, archives départementales et communales de la Loire et du Rhône, La Diana et beaucoup de proches, amis... sans oublier l'importante contribution de M. Yannick Essertel, avec son ouvrage L'aventure missionnaire lyonnaise (2001).

*Daniel Allezina, le 22 juillet 2006,
190 ans après l'ordination d'Antoine*

Articles du même auteur

- Allézina (Daniel), Chomat (Philippe), "Des berges du Vizézy et de la Mare aux rives du Mississippi", une évocation d'Antoine Blanc, *Village de Forez*, n° 39, juillet 1989.
- Allézina (Daniel), "Le Père Jean Durand", *Village de Forez*, n° 53, janvier 1993.
- Allézina (Daniel), "Une convention signée par les plâtriers de Montbrison le 21 avril 1901", un regard sur les immigrants italiens de la Valsesia, *Village de Forez*, n° 55, juillet 1993.

Cahiers spéciaux de Village de Forez

- Barou (Joseph), Bransiet (Michel) : *Frère Philippe (1792-1874)* ; vie d'un petit paysan forézien d'Apinac à Rome, Mathieu Bransiet devenu supérieur général de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes ;
- Barou (Joseph) : *Le petit séminaire de Verrières (1805-1906)*
- Bourgin (Pierre), *Mère Edwige (1880-1953)* : Le parcours de Rozier-Côtes-d'Aurec à Madura (Inde) de Mariette Bourgin, en religion Sœur Sainte-Edwige de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Lyon ; préface de M. Gérard Berger ;
- Gardon (Noël) : *La chapelle Saint-Etienne de Sury* : la description d'un édifice en détresse.
- Latta (Claude) : *Evêques et prêtres foréziens aux Etats-Unis (1817-1867)* ; une grande aventure missionnaire.

Les Cahiers de Village de Forez, n° 24, septembre 2006

Siège social : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur,

42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.
Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.
- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2006

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.